

128. F. 584.

JEANNETTE.

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET SIX ÉPOQUES,

Par M. Anicet-Bourgeois et Francis.

REPRÉSENTÉ A PARIS, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DE
L'AMBIGU-COMIQUE, LE 26 OCTOBRE 1831.



Paris.

A. LECLAIRE, ÉDITEUR,

RUE SAINT-DENIS, N° 380, PASSAGE LEMOINE, ESCALIER O.

BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE CHARTRES.

1831.

PERSONNAGES.

Le comte DE SANCERRE.
THEOBALDI.
Le colonel FRANCHEVILLE.
Le chevalier DELAUNAY.
MONVAL, fermier-général.
LE BAILLY.
RAIMOND.
GEORGET.
MACLOU.
UN VALET.
UN COURRIER.
UN NOTAIRE, personnage muet.
La baronne de VOLNEY.
JEANNETTE.
LOUISON.
URSULE :
DOROTHÉE.
UNE SERVANTE, personnage muet.

ACTEURS.

MM. CONSTANT.
EUGÈNE.
CULLIER.
FRÉDÉRIC.
BOISSELOT.
CUDOT.
THÉRIGNY.
FRANCISQUE.
HERVET.
JOLLY.
BARBIER.
MM^{mes} MARTIN.
IRMA.
LOUISE MINARD.
ESTELLE.
PALMYRE.

L'action se passe sur la fin du règne de Louis XV.

ROY

JEANNETTE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES

ET SIX ÉPOQUES.

ACTE I^{er}.

PREMIER TABLEAU.

La scène se passe chez la baronne de Volney, aux environs de Molsheim, en Alsace.

Le théâtre représente un petit salon, porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE I.

LA BARONNE, ensuite URSULE.

Au lever du rideau la baronne assise devant une table à ouvrage examine des broderies.

C'est vraiment très bien fait ; on ne brode pas mieux... Bonne Jeannette. Elle s'applique tant ; au fait, maintenant c'est plutôt une amie qu'une ouvrière. Oui, mais j'ai peut-être eu tort.... Je lui ai donné ainsi des goûts, des idées qui sont au-dessus de sa condition, et si son père me la refusait pour l'emmener à Paris avec moi, il serait à craindre que je n'eusse fait son malheur à venir... Oh ! non, Raimond n'hésitera pas à me confier sa fille... Tout à l'heure encore M. le bailli me le faisait espérer... C'est que je pars dans quatre jours... Et Theobaldi qui ne revient pas... Depuis huit jours absent... Aller à Paris, à la veille d'y retourner avec moi... Quelle affaire si pressante l'y appelait donc... C'est inconcevable.

URSULE.

Madame, madame, M. Theobaldi.

LA BARONNE.

Vraiment.

URSULE.

Il descend de voiture.

LA BARONNE.

A l'instant même je pensais à lui.

URSULE.

Nous en parlions aussi ce matin toutes les deux, mademoiselle Jeannette.

Cette pauvre demoiselle, elle pourra au moins reprendre ses leçons de musique.

LA BARONNE.

Où est elle ?

URSULE.

Dans le pavillon du jardin.

LA BARONNE.

Va la prévenir du retour de son maître.

URSULE.

Elle sera bien contente, allez madame... Ah! dites donc, madame, vous ne savez pas... M. Theobaldi vous rapporte de Paris deux cartons pleins de modes nouvelles.

LA BARONNE.

Le fou!

URSULE.

Je l'entends...

THEOBALDI *entrant vivement par la porte du fond.*

Enfin je vous revois.

LA BARONNE à Ursule.

Laisse nous.

THEOBALDI.

Bonjour Ursule.

URSULE.

Il n'a pas changé, il est toujours aimable...

Elle sort

SCÈNE II.

LA BARONNE, THEOBALDI.

THEOBALDI.

Ma chère baronne, ces huit mortels jours passés loin de vous m'ont paru des siècles.

LA BARONNE.

Vous oubliez, Monsieur, qu'à la campagne la flatterie n'est point de rigueur. Vous croyez sans doute que vos complimens vous excuseront à mes yeux... Me laisser seule dans ce village, qui malgré ses eaux et ses bains est certainement le plus maussade de toute l'Alsace... Oh! je vous en veux...

THEOBALDI.

Mon voyage à Paris n'était-il pas nécessaire.

LA BARONNE.

Le sais-je. Vous n'avez pas voulu m'en dire le motif.

THEOBALDI.

Et vous me permettrez de vous le taire encore... C'est un secret... C'est un mystère qui du reste vous regarde autant que moi... Ne voulez-vous pas me laisser le plaisir de vous causer une surprise agréable.

LA BARONNE.

Voyons alors pour donner le change à ma curiosité, parlons d'autre

chosc... Pendant votre séjour dans la capitale avez-vous revu quelques-uns de nos amis.

THEOBALDI.

Tous vos intimes ont en ma visite. Le vieux commandeur d'abord.

LA BARONNE.

La sagesse lui est-elle enfin venue?

THEOBALDI.

Oui, avec la goutte. J'ai trouvé chez lui un jeune homme qu'il veut lancer... et qu'il vous présentera à votre retour... le comte de Sancerre, vingt-huit ans, 50 mille livres de rente, un rang à la cour, et un cœur presque neuf... Que nous formerons.

LA BARONNE *souriant*.

Sans doute. Et le petit chevalier Delaunay, soupire-t-il toujours pour la jolie Emma? Où en est il avec elle?

THEOBALDI.

Au dénouement, mais cela n'a pas été sans peine... Le père de la fille était d'une sévérité... Le chevalier s'est enfin adressé au premier gentilhomme de la chambre et l'opéra à tout arrangé.

LA BARONNE.

Ah! je devine, un ordre de début.

THEOBALDI.

Sans doute. Charmant privilège de notre académie royale de musique. Devant un ordre de début, toute volonté paternelle doit céder; aussi, vive à jamais le règne du bon plaisir, car l'amour y gagne tout ce que la morale y perd.

LA BARONNE.

Paris est un étrange pays.

THEOBALDI.

Paris est le plus délicieux pays de la terre, sans en excepter même Naples, ma patrie. C'est le séjour du bonheur. Dubarry est encore la reine de France, et la volupté est toujours son premier ministre. Je vous laisse à juger si la cour est galante et joyeuse... Aussi les plaisirs dont regorge Versailles débordent-ils sur la vieille Lutèce... Hâtez-vous donc d'y reparaître, ma chère baronne. Ah! ça, quand partons-nous?

LA BARONNE.

Dans quatre jours.

THEOBALDI.

Et Jeannette?...

LA BARONNE.

Nous accompagnera, je l'espère.

THEOBALDI.

Vous en doutez encore.

LA BARONNE.

Je ne l'emmènerai que du consentement de son père. Les droits de ce brave homme sont sacrés, et devant eux mon amitié doit se taire.

THEOBALDI

Eh bon Dieu! ma chère amie, où en seriez-vous si, comme vous me l'avez dit vingt fois, madame de Vermont, votre protectrice, eût autrefois écouté les jérémiades de votre famille... Jolie comme Jeannette,

mais, comme elle, perdue au fond d'un hameau, on vous refusait aussi aux prières de celle qui avait deviné que dans ces yeux-là il y avait une fortune. Que fit-elle, cette digne amie?... Sans écouter le verbiage sentencieux de votre père, elle vous conduisit à Paris, et là vous eûtes bientôt la preuve qu'elle avait deviné juste. L'amour, de tous les dieux le plus généreux, l'amour vous enrichit. Héritière des grâces de Ninon, philosophe aimable comme elle, vous l'avez continuée.

LA BARONNE.

Oui, mais, comme elle, je n'ai pas eu assez de force pour refuser un titre, un rang ; je me suis laissée nommer baronne.

THEOBALDI.

Vous étiez bien certaine que votre blason n'effraierait pas les amours.

LA BARONNE.

J'ai pourtant rompu complètement avec eux. Ne riez pas... Je dis vrai. Sans être prude, je suis restée fidèle au baron de Volney, et depuis deux ans de veuvage, sa mémoire n'a pas un reproche à m'adresser. Des amis suffisent à mon cœur ; vous le savez. Et puis j'avais la fantaisie de faire tôt ou tard pour une jeune fille, pauvre comme je l'étais, ce que jadis fit pour moi madame de Vermont. Jeannette, comme moi brûlant du désir de briller et de plaire, m'a paru celle à qui je pourrais payer ma dette.

THEOBALDI.

Vous avez eu la main heureuse.

LA BARONNE.

Le hasard seul l'a servie, car enfin si le docteur ne m'avait pas ordonné les eaux, si je n'avais pas eu besoin d'une ouvrière....

THEOBALDI.

Nous aurions toujours fini par découvrir et distinguer cette jeune et belle personne, qui nous fera honneur à tous les deux, car je vous ai demandé, ma chère amie, la faveur d'être avec vous son guide sur une route où les premiers pas sont un peu glissants...

LA BARONNE.

Elle n'est pas encore notre pupille.

THEOBALDI.

Parbleu ! il serait plaisant que le père Ramond nous refusât. N'est-il pas trop heureux qu'on veuille bien sortir sa fille de l'obscurité où, sans nous, elle serait restée. Qui jamais aurait deviné que dans le petit bailage de Molsheim grandissait cette fleur de beauté. Paris, voilà le cadre qu'il faut à Jeannette, et nous l'y placerons, quoique dise ou que fasse le fermier Raimond.

LA BARONNE.

Toujours le même.

THEOBALDI.

Ah ça, ne la verrais-je pas bientôt cette charmante enfant ?

LA BARONNE.

Ursule l'a prévenue de votre arrivée... Autant que moi peut-être, elle était impatiente de vous voir ; mais, j'y pense, vous m'avez, dit-on, apporté des modes nouvelles ?

THEOBALDI.

Deux cartons pleins...

LA BARONNE.

Et je ne les ai point encore visités... Je ne me reconnais plus... Vous êtes un homme charmant, et je veux à l'instant... (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

THEOBALDI *seul.*

THEOBALDI.

Elle me laisse pour des chiffons, Voilà bien les femmes... Mais Jeannette va venir, et je ne dois pas me plaindre d'être seul... Elle était impatiente de me voir, m'a dit la baronne. A quel sentiment dois-je attribuer... à l'amour, non... dans ce cœur de jeune fille, la coquetterie, l'ambition seules... Je n'ai point d'ailleurs employé près d'elle tous mes moyens de séduction, trop d'audace aurait ouvert ses yeux, que le bandeau qui les couvre y reste encore... qu'elle n'entrevoie l'abîme que lorsqu'autour d'elle il n'y aura plus personne à qui demander secours. C'est à Paris, que Jeannette me sera livrée sans défense... à tout prix il faut qu'elle y vienne... jusque là, mon amour ne sera qu'une amitié bien tendre... bien désintéressée. Jeannette ne peut se défier de moi, puisque la baronne elle-même ne m'a deviné; mais il est prudent que celle-ci ignore mes vues sur sa protégée, et elle ne connaîtra qu'à la dernière extrémité le motif de mon voyage à Paris. Si je veux réussir, il faut que je me conserve toute sa confiance.

URSULE, *en dehors.*

Oui, mademoiselle.

JEANNETTE, *aussi en dehors.*

Vraiment ! M. Theobaldi est arrivé.

THEOBALDI.

C'est la voix de Jeannette.

URSULE, *même jeu.*

Il est au salon.

JEANNETTE, *même jeu.*

J'y cours... Vous fermerez le pavillon.

THEOBALDI.

Elle vient... oui... la voilà... Elle est encore embellie depuis mon départ.

SCÈNE IV.

THEOBALDI, JEANNETTE.

THEOBALDI, *allant au-devant de Jeannette.*

Ma chère Jeannette !

JEANNETTE.

Vous voilà donc enfin revenu.

THEOBALDI, *voulant lui baiser la main.*

Oui, ma chère enfant.

JEANNETTE.

Eh bien ! est-ce que vous vous croyez encore avec vos grandes dames de Paris... Oh ! je ne suis ni baronne, ni comtesse, pour que vous baisiez ma main... Je ne suis que Jeannette, votre élève... Embrassez-moi. (*Theobaldi l'embrasse.*) Oh ! que je suis contente de vous voir !

THEOBALDI.

Vraiment !... On ne m'avait donc pas trompé ! Jeannette... vous désiriez mon retour ?

JEANNETTE.

Certainement. Savez-vous que voilà huit jours que vous êtes parti... Que c'est bien long... Que je m'ennuyais de ne pas prendre de leçons de musique... Mais j'ai bien étudié, allez.

THEOBALDI.

Tant mieux... Vous avez des dispositions... il faut les cultiver... Je vous prédis de grands succès.

JEANNETTE.

Oui... peut-être... si vous restiez toujours ici... Mais dans quelques jours madame la baronne quitte Soultz-les-Bains, pour n'y plus revenir.

THEOBALDI.

Eh bien... ne vous a-t-elle pas promis de vous emmener avec elle à Paris.

JEANNETTE.

Sans doute... Mais mon père... s'il refusait ?

THEOBALDI.

Voyons... S'il refusait.

JEANNETTE.

Je resterais...

THEOBALDI.

Enfant que vous-êtes !

JEANNETTE.

Ne serait-ce pas mon devoir ? Vous riez, M. Theobaldi... Mais cela n'est pas répondre.

THEOBALDI, *la conduisant devant un miroir.*

Ma chère enfant !... Interrogez ce miroir. Mieux que moi il vous dira si c'est pour rester dans le fond d'un bateau que le ciel a fait ce joli visage. Ne rougissez pas... levez les yeux, et voyez comme ces vêtements champêtres gâtent cette taille élégante. Pourquoi donc ne les avoir pas encore quittés.

JEANNETTE.

Madame la baronne le voulait... Mais je n'ai point osé.

THEOBALDI.

Que craignez-vous ?

JEANNETTE.

Oh ! vous ne savez pas ce qu'on dirait de moi dans le pays.

THEOBALDI.

Quittez-le bien vite ce pays, indigne du trésor qu'il renferme.

JEANNETTE.

Mais mon père...

THEOBALDI.

Ne lui reste-t-il pas son autre fille! Mademoiselle Louison. Celle là semble faite pour le rôle qu'elle doit jouer ici bas. Sa grosse ignorance et ses manières lourdes, comme elle, ont marqué sa place à la ferme, qu'elle y reste... Elle y trouvera le bonheur. Mais vous, Jeannette, vous ne pourriez plus vivre, l'ennui vous y tuerait; votre beauté vous appelle à d'autres destinées, avez vous donc oublié ce que fut autrefois Madame la baronne de Volney, songez qu'à votre âge elle n'était que la petite Estelle, comme vous elle portait ce simple accoutrement, sous lequel pourtant l'amour l'a devinée.

JEANNETTE.

Il est vrai qu'elle était pauvre, et fille de paysan comme moi; et maintenant... Vous croyez donc M. Théobaldi que je suis assez jolie pour..

THEOBALDI.

Plaire... Oh! je vous l'atteste.

JEANNETTE.

Et pour plaire à un mari qui me fera baronne?

THEOBALDI, *souriant*.

Baronne... mais oui, les jolies femmes sont tout ce qu'elles veulent.

JEANNETTE.

Si jamais je suis riche comme Madame de Volney, je veux que mon père devienne le premier du pays... Je marierai ma sœur, mais pas à son vilain Claude Maclou; j'en ferai une grande dame, mais si je ne trouve pas de mari que deviendrai-je à Paris.

THEOBALDI.

Ah! mon enfant, vous ne savez pas quelle existence délicieuse vous allez y mener. Sous le patronage de Madame la baronne, vous serez admise dans tous les cercles brillants, d'où le plaisir a depuis long-temps chassé l'étiquette; là, on ne demande pas à la beauté ses titres de noblesse. Vous serez bientôt la reine de toutes les réunions, la divinité aux pieds de laquelle va brûler l'encens; et puis si l'indépendance vous plait, si vous ne voulez devoir qu'à vos talents votre existence et votre fortune, une route de splendeur, de gloire et de richesse ne vous est-elle pas ouverte, grâce à votre voix, que mes leçons ont rendue belle, vous réussirez, j'en suis sûr, à notre grand opéra.

JEANNETTE.

A l'opéra! moi!

THEOBALDI.

Au lieu de ces habits qui déjà vous pèsent, vous y seriez couverte de diamans que déposerait à vos genoux un essaim d'adorateurs, au lieu de ces paysans grossiers qui vous entourent, vous y seriez applaudie et idolâtrée par tout ce que Versailles et Paris ont de plus aimable et de plus galant.

JEANNETTE.

Bon Dieu! que c'est beau d'être à l'opéra!

THEOBALDI.

Hé bien! une fois à Paris, dites un mot, et les portes de ce temple du plaisir s'ouvriront devant vous.

JEANNETTE.

J'entrerais à l'opéra! ah! monsieur, comment pourrai-je jamais reconnaître.

THEOBALDI.

En m'aimant un peu.

JEANNETTE.

Oh! comme un frère.

THEOBALDI.

Non pas précisément... mais... patience....

URSULE, *en dehors.*

M. Theobaldi.

JEANNETTE.

Madame la baronne vous envoie chercher sans doute, le bailli peut être est revenu. Oh! mon Dieu! si mon père avait refusé.

THEOBALDI.

C'est impossible!

JEANNETTE.

Je sens maintenant que si je ne vais pas à Paris j'en mourrai.

THEOBALDI, *à part.*

A merveille!

(*Ursule entre.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, URSULE.

URSULE.

M. Theobaldi, madame est au grand salon et vous prie d'y descendre. M. le bailli vient d'arriver.

JEANNETTE.

Le bailli!

THEOBALDI.

Je me rends aux vœux de madame la baronne; Jeannette, j'en jure par ces beaux yeux où je lis l'inquiétude, nous ne partirons pas sans vous. (*Il sort.*)

URSULE.

Oh! certainement, mademoiselle Jeannette, nous vous emmènerons.

JEANNETTE.

Dites-moi, ma bonne demoiselle Ursule, vous étiez avec madame la baronne quand M. le bailli est entré?

URSULE.

Oui.

JEANNETTE.

Il n'a rien dit: Vous n'avez rien entendu?

URSULE.

Oh! soyez tranquille, madame avait sans doute lu la réponse de M. Raimond dans les yeux du bailli, car elle l'a reçu avec un empressement, une gaieté.

JEANNETTE, *à part.*

Oh! oui, mon père me laissera partir.

URSULE.

N'en doutez pas.

JEANNETTE.

Oh ! ma chère amie , comme je vais être heureuse. On me conduira à toutes les fêtes , on me présentera à tous les seigneurs de la cour , puis on me fera peut-être entrer au grand opéra. Mais , dites-moi , mademoiselle Ursule , est-il vrai que je sois assez jolie pour tout cela ?

URSULE.

Oui , certainement , et pour faire aussi tourner bien des têtes. Une fois à Paris , c'est moi qui vous habillerai. Vous verrez comme la parure embellit encore , vous ne serez plus la même.

JEANNETTE.

Que vous êtes bonne !

URSULE *l'arrangeant.*

En vérité , c'était un meurtre de donner tout cela à un M. Georget.

JEANNETTE.

Georget... Quel nom avez-vous dit là. Pauvre garçon !... Je l'oubliais pourtant.

URSULE.

Est-ce que vous avez jamais eu de l'amour pour ce petit paysan ?

JEANNETTE.

De l'amour ! non ; mais de la bonne amitié , oh ! de la bonne amitié. Si vous saviez quel excellent cœur !!! Il me pleurera bien , j'en suis sûre.

URSULE.

Pour un amoureux il n'est pourtant guère empressé , depuis plus d'un mois nous ne l'avons pas même entrevu.

JEANNETTE.

Oh ! ne l'accusez pas... ce pauvre garçon ! il est à Strasbourg depuis ce temps-là. Un héritage de 300 livres de rente , seul avoir qu'il puisse jamais espérer , lui est contesté , il lui faut , lui-même et souvent , visiter ses juges , son avocat.

URSULE.

Trois cents livres de rente , peste ! quelle fortune.

JEANNETTE.

Il serait heureux de la partager avec moi.

URSULE.

Mais puisque vous ne l'aimez pas.

JEANNETTE.

Il n'en sait rien. Notre mariage avait été arrangé dans le temps... Il devait suivre le gain de ce procès. Mais si mon père consent à mon départ pour Paris , il n'y aura plus de mariage.

URSULE.

Ça ne vous fera pas peine , Hein ?

JEANNETTE.

Tenez , mademoiselle Ursule , je voudrais partir avant le retour de Georget , car s'il était là...

GEORGET , *dans la coulisse.*

Eh mon Dieu ! faut-y tant de façons pour parler à Jeannette.

JEANNETTE.

Ah mon Dieu !

URSULE.

Cette voix !

JEANNETTE.

C'est la sienne.

URSULE.

Comme vous devenez pâle. Je vais le renvoyer.

JEANNETTE.

Lui ! Georget ! non , je vous en prie , laissez-le entrer.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GEORGET.

GEORGET.

Merci , monsieur le domestique , soyez tranquille , je la trouverai bien sans vous. Oh ! la v'la.

JEANNETTE *allant à lui.*

Georget !

GEORGET *voulant l'embrasser.*

Jeannette ! (*Il aperçoit Ursule et s'arrête.*) Tiens ! nous sommes trois.

URSULE *à part.*

Je suis de trop.

JEANNETTE.

Vous vous en allez mademoiselle Ursule.

GEORGET, *bas à Jeannette.*

Laisse la partir.

URSULE *haut.*

Çà va bien , M. Georget.

GEORGET.

Mais , vous faites honneur mams' elle.

URSULE.

Le procès est donc fini ?

GEORGET.

Le procès , oui , oui , mams' elle.

URSULE.

Je vous en fais mon compliment. (*Bas à Jeannette.*) Il a gagné et vient vous parler de mariage ; il faut lui dire que vous ne l'aimez pas , que vous allez partir.

JEANNETTE *bas.*

Je n'oserai jamais.

URSULE *bas.*

Il ne faut tromper personne... (*haut*) M. Georget , vous venez sans doute pour parler d'affaire... Je me retire.

GEORGET.

Dame , ça me fera plaisir , mamzelle.

URSULE.

Comme ces paysans sont honnêtes... (*bas à Jeannette*) Allons ferme , donnez-lui son congé. Il a 300 livres de rentes pour se consoler. (*regardant Georget en s'en allant*) A-t-il l'air simple , ce garçon ; pauvre Jeannette , que serait-elle devenue avec un pareil mari. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

JEANNETTE, GEORGET.

GEORGET *à part*.

Ah! dieu merci! la v'là donc partie.

JEANNETTE *à part*.

Nous sommes seuls... Ursule avait raison... Il faut que je dise...

GEORGET, *même jeu*.

C'est drôle... J'avais plus de courage tout à l'heure

JEANNETTE *à part, le regardant*.

Qu'à-t-il donc? On dirait qu'il craint de me parler... De me regarder même... Je n'avais pas remarqué d'abord... Il a pleuré... Le pauvre garçon! saurait-il... (*Haut, en allant vers lui.*) Georget.

GEORGET *approchant*.

Jeannette!

JEANNETTE.

Qu'as-tu donc?

GEORGET.

Moi. Rien...

JEANNETTE.

Si mon ami...

GEORGET.

Je te promets...

JEANNETTE.

Tu me trompes...

GEORGET.

Tu t'es donc aperçue tout de suite que j'avais quelque chose... Ça ne m'étonne pas... T'es si bonne... Eh ben oui, Jeannette... Tiens j'ai du chagrin.

JEANNETTE.

Du chagrin... Tu as donc été à la ferme?

GEORGET.

A la ferme? Non...

JEANNETTE.

Tu as rencontré mon père ou M. le bailli?

GEORGET.

Ni l'un ni l'autre... J'arrive et je suis venu ici tout de suite et tout droit.

JEANNETTE *à part*.

Il ne sait rien... (*haut*) Que t'est-il donc arrivé? Parle, mon ami.

GEORGET.

Ha!.. Tiens Jeannette, ne me regarde pas comme ça, ne me parle pas avec tant d'amitié... Vrai ça m'ôte le peu de courage... Et j'en ai fièrement besoin.

JEANNETTE.

Tu as donc quelque mauvaise nouvelle à m'apprendre.

GEORGET.

Oui, j'ai quelque chose qui me pèse là... Tiens, ça m'écrase le cœur... Allons, voyons, faut pourtant en finir... Jeannette... Tu sais que je t'aimais... Dam... C'était d'toutes mes forces... De ton côté tu m'aimais peut-être un petit brin, quoique tu ne me l'ais jamais dit... Aussi j'attendais la fin de mon procès comme on dit qu'on attend le messie... Eh ben, il est fini ce procès... Et... Et il est perdu.

JEANNETTE.

Perdu !

GEORGET.

Sans appel !

JEANNETTE.

Mon pauvre Georget !

GEORGET.

Oui, bien pauvre, car je n'ai plus rien... Ne crois pas pourtant que ce soit ça qui me désole. Grâce au bon Dieu, v'là deux bras qui ne me laisseront jamais manquer de pain tant qu'il y aura des charrues à mener et de la terre à labourer... Mais ce procès-là m'emporte tous mes projets de bonheur... Jeannette, j'ai plus rien, je ne peux plus t'épouser. Le père Raimond ne me retirerait pas la parole qu'il m'a donnée, ça j'en suis ben sûr... Mais, vois-tu, Jeannette, je t'aime trop pour vouloir que tu sois ma femme à présent qu'il n'y a plus d'avenir pour toi que dans mon travail ; si je venais à tomber malade, à mourir, qu'est-ce qui resterait à ma Jeannette?... la misère ! — Oh ! non, non... J'avais ta parole et celle de ton père. Je te rends la tienne d'abord, et puis j'vas chez le père Raimond lui rendre la sienne... Ah jarni ! ça fait quelquefois ben mal de faire son devoir.

JEANNETTE.

Georget, mon ami, je ne reprends pas ta parole... Entends-tu, Georget, je ne la reprends pas.....

GEORGET.

Il serait Dieu possible, Jeannette, tu voudrais encore de moi à présent que je n'ai plus rien ?

JEANNETTE.

Moi, je t'abandonnerais ?

GEORGET.

J'en mourrai... Mais j'avais pris mon parti... Jeannette, réfléchis encore.

JEANNETTE.

Non, non... Maintenant c'est mon cœur qui me parle, c'est à lui seul que je veux obéir... Plus d'ambition, de coquetterie... Un peu plus tard, Georget, et tu ne me retrouvais plus.

GEORGET.

Comment, tu allais partir ?

JEANNETTE.

Oui... Mais je ne veux plus. Je resterai. Je n'aurai pas moins de courage que toi. Nous nous maricrons. Allons, Georget, fais comme moi, ne pleure plus... Ne pleure plus... Je serai ta femme.

GEORGET.

Ma femme, toi... Ah! le chargin m'étouffait tout à l'heure... A présent c'est la joie, le bonheur.... Jeannette, Jeannette, ma femme!... O mon procès, mon procès, que je te remercie! (*Il embrasse Jeannette.*)

JEANNETTE.

Allons trouver madame la baronne, il faut qu'elle sache que je ne pars plus, que je reste chez mon père avec toi.

GEORGET.

Il me semble que c'est un rêve.

JEANNETTE.

Viens, mon ami... Ah! je n'ai jamais été si contente de moi. (*Elle entraîne Georget.*) (Le théâtre change.)

DEUXIÈME TABLEAU.

La scène se passe à la ferme de Raimond, quatre jours après le premier tableau.

Le théâtre représente la cour d'une ferme.

(Au changement à vue il fait petit jour.)

SCÈNE I^{re}.

LOUISON, GEORGET, MOISSONNEURS ET MOISSONNEUSES DE TOUT AGE.

LOUISON, *fermant la porte de son père et descendant ensuite l'escalier.*

Oui, mon père, oui, je vas les appeler... (*Elle descend l'escalier.*) Au fait, c'est déjà tard... six heures du matin, et le champ qu'ils ont à moissonner est fièrement grand. (*Elle sonne une cloche, et les moissonneurs entrent en scène par la porte du fonds.*)

GEORGET, *entrant par la porte de gauche, un broc de vin à la main.*

Arrivez, les amis, arrivez. V'là le vin blanc d'extrà que le père Raimond vous donne tous les ans à pareille époque.

LOUISON.

Voyons, voyons, buvez et partez tout de suite.

GEORGET.

Oh! Oh! Louison, comme tu y vas... Faut le temps à tout. Et puis d'ailleurs ils ne peuvent pas partir sans ton père... Il nous a dit tout à l'heure qu'il allait se lever et qu'il voulait lui-même les mener à l'ouvrage, pour leur montrer l'endroit du champ par où il veut qu'on commence.

LOUISON.

Pardine! c'est pas mon père qui les fera attendre, puisque le v'là. (*Raimond paraît sur l'escalier, les moissonneurs ôtent leur chapeau. Tous saluent le père Raimond qui descend l'escalier.*)

GEORGET à Louison.

As-tu la parole brève.

LOUISON.

J'suis comme ça. Ah ! dame je ne fais pas la demoiselle comme Jeannette. Je suis une bonne et grosse fille de la campagne... et je ne m'en fais pas honte.

GEORGET.

Tais-toi donc, Louison, si le père Raimond t'entendait, ça ferait peut-être gronder ta sœur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RAIMOND, *ensuite* MACLOU.

RAIMOND.

Bonjour, mes amis, bonjour... Voyons, voyons, ne perdons pas trop de temps.

LOUISON.

Allons, approchez-donc. (*On entend chanter en dehors.*)

GEORGET, *arrêtant Louison.*

Entends-tu? Reconnais-tu cette voix là?

LOUISON. (*Elle lui prend la main et la place sur son cœur.*)

Oh, tiens, comme il galoppe.

RAIMOND, *occupé à parler aux ouvriers.*

Il me semble que c'est Maclou qui chante là.

GEORGET, *à Louison.*

Je reconnais ça.

LOUISON.

Ah ! ça fait un drôle d'effet tout de même. (*Maclou entre, toujours en chantant.*)

RAIMOND.

Je ne m'étais pas trompé.

MACLOU.

Bonjour vous autres, bonjour.

LOUISON, *à part, en regardant Maclou.*

Est-il gentil, mon Maclou, a-t-il de belles couleurs.

MACLOU.

Bonjour M. Raimond; bonjour Louison.

LOUISON.

Bonjour Maclou, bonjour gros rougeau.

MACLOU.

Il paraît que ça vous va ben, tous c' matin, hein.

RAIMOND.

Dieu merci, mon garçon, dieu merci.

MACLOU.

Tant mieux, tant mieux, la santé, c'est le bonheur; ça, mais, et Jeannette donc, je ne la vois pas?

LOUISON.

Jeannette! ici! à c't'heure, c'est trop matin pour elle.

MACLOU.

Comment, elle dort encore?

LOUISON.

Ah! dame, c'est une princesse à présent.

RAIMOND.

Louison, Louison, ménagez votre sœur... Les six mois qu'elle a passés chez madame la baronne lui ont fait perdre nos habitudes, et depuis quatre jours qu'elle est revenue avec nous elle n'a pas encore pu les reprendre... mais cela viendra.

LOUISON.

Ça viendra... ça viendra, c'est possible, mais ça sera long...

MACLOU.

Au fait, elle a pris des manières... et un genre... vrai... elle n'est plus la même.

GEORGET.

Qu'est-ce que vous dites? Jeannette plus la même. Son cœur n'a pas changé, entends-tu, Maclou! il est droit et honnête... Il y a ben un peu de coquetterie dans sa tête... mais c'est'y pas naturel à une jeune et jolie fille.

RAIMOND.

Tu as raison, Georget, Jeannette est digne de nous tous... mais il était temps qu'elle revint ici.

MACLOU.

En ce cas je n'ai plus rien à dire... et nous pouvons boire le vin blanc... parce que, voyez-vous, je suis venu pour trinquer avec vous et vous souhaiter une bonne moisson.

RAIMOND à *Maclou*.

Tu sera, toujours le bien arrivé chez moi mon ami... Allons, Louison, Georget, versez à ces braves gens.

MACLOU.

Je vais leur z'y aider.

RAIMOND à *part*.

Cet honnête garçon... il fera un jour le bonheur de ma Louison, comme Georget fera celui de ma Jeannette. Pauvre Jeannette! sa sœur dit vrai, elle aura un peu de peine à se remettre aux travaux de la ferme. Ah! madame la baronne, si j'avais su plutôt ce que j'ai appris hier, je n'aurais jamais souffert que ma fille allât travailler chez vous...

GEORGET, *qui après avoir versé est allé se mettre au bas de l'escalier*.

Elle ne vient pas.

MACLOU.

Allons enfans, à la santé du père Raimond et à celle de ses deux filles.

RAIMOND.

A votre santé à tous, mes amis.

LOUISON.

A présent, à l'ouvrage!

RAIMOND.

Oui, partons.

MACLOU.

Père Raimond, quoique vous alliez vous en aller, je peux ti rester un brin.

RAIMOND.

Certainement, mon garçon, certainement.

MACLOU.

Tant seulement et pendant que mon souffleur va ouvrir la forge et allumer le fourneau.

RAIMOND.

A ton aise, n'est-ce pas ta future femme que je te confie.

MACLOU.

Ma future femme, dans deux ans, oui.

GEORGET.

Allons, je ne la verrai que tantôt.

RAIMOND à *Georget*.

Dans quinze jours, mon garçon; tu ne partiras pas pour l'ouvrage sans l'avoir embrassée... Vous serez mariés.

GEORGET.

Ah! père Raimond, je suis sûr que je mourrai de joie ce jour là.....

RAIMOND.

Partons. (*Il sort avec Georget et les moissonneurs, Louison et Maclou les accompagnent, à peine sont-ils sortis que Jeannette paraît.*)

JEANNETTE.

Quel bruit ils ont fait! (*elle entre en scène.*)

LOUISON, *un peu en dehors.*

Ne tardez pas à revenir, mon père, votre déjeuner sera tout prêt.

SCÈNE III.

JEANNETTE, ensuite LOUISON ET MACLOU.

JEANNETTE.

Comme il doit être encore matin! ah! quelle différence entre cette ferme si bruyante et la paisible maison de madame la baronne; ma tête est d'une lourdeur... Je serai malade toute la journée.

LOUISON *rentrant avec Maclou*

Là, les v'la en route.

MACLOU.

Et nous v'la plus que nous deux. C'est gentil tout de même un tête à tête.

LOUISON.

A trois.... car v'la ma sœur.

MACLOU.

Tiens, je la voyais pas.

LOUISON, à *Jeannette*.

Déjà levée! diable, comment as-tu donc fait.

MACLOU.

Nous vous avons peut-être réveillée hein?...

LOUISON *avec un gros rire moqueur.*
Elle a encore les yeux tout gonflés...

MACLOU.

C'est ma foi vrai.

LOUISON.

Pauvre Jeannette, va...

MACLOU.

Allons, allons, ne la fais pas endéver, toi, dans quelques jours elle sera aussi matineuse que toi et moi, n'est-ce pas Jeannette.

LOUISON, *avec bonhomie.*

Mais certainement, ce que je disais là, vois-tu Jeannette... c'était pour rire... Moi te faire de la peine! par exemple! tu sais bien que je t'aime de tout mon cœur.

JEANNETTE.

Ma bonne sœur!

MACLOU.

Moi aussi, allez, mademoiselle, je vous aime.

JEANNETTE.

Je n'en doutais pas, M. Maclou, et l'assurance que vous m'en donnez me fait plaisir.

MACLOU.

C'est bien tourné ce que vous dites là, mais ce serait encore mieux s'il n'y avait pas un vous et un M. Maclou, qui gâtions tout; je suis Maclou tout court, moi... et il faut me dire toi... aussi bien ça me gêne... depuis quatre jours, quand je vous vois, et que je vous parle..... je me tiens à quatre, je crains toujours de vous lâcher un toi qui vous déplaît; allons, voyons, Jeannette voulez-vous que je te dise toi.

LOUISON.

Sans doute, elle le veut ben.

MACLOU.

C'est y dit? hein, comme autrefois.

JEANNETTE.

Oui, Maclou, oui, comme autrefois, comme autrefois, je veux être ta compagne, ton amie...

MACLOU *lui tendant la main.*

Ah! c'est trop gentil, et ben tope là; maintenant me v'là tout à fait à mon aise.

(*Il tire de sa poche sa pipe et son tabac.*)

LOUISON *à Maclou.*

Qu'est que tu fais donc là, toi?

MACLOU.

Je bourre ma pipe.

LOUISON.

Tu vas fumer?

MACLOU.

Pourquoi pas.. puis qu'elle a dit que ça devait être comme autrefois... si cependant Jeannette ça te fait quelque chose.

JEANNETTE.

Non... non...

MACLOU.

Tu vois bien... je vas allumer.

LOUISON.

Et moi je vas débarrasser la table et les verres.

MACLOU.

Dis donc Louison, y a-t-il encore du vin dans le broc... (*Il va auprès de la table que Louison débarrasse, et il bat le briquet.*)

JEANNETTE *soupirant.*

Oui, il faut que je redevienne comme autrefois, une paysanne... Mon séjour chez madame la baronne n'a été qu'un rêve; je n'y dois plus penser, je l'ai promis à mon père, à Georget... Georget, il m'aime bien... mais moi! ah, je l'aimerai aussi, je serai heureuse avec lui comme Louison avec Maclou.

MACLOU, *qui s'est mis à la table et à qui Louison verse un verre de vin.*

Ma Louison, ma grosse Louison.

LOUISON.

Voyons, prends donc garde...

MACLOU.

Le joli bras... est-il rouge... Ah!... si j'osais... ah! tiens ma foi tant pire... *Il embrasse le bras de Louison.*

LOUISON *le repousse.*

Es-tu bête, va...

MACLOU.

T'as manqué de me faire tomber.

LOUISON.

Ça aurait été ben fait, là...

MACLOU.

Attends, attends, je vas me venger.

(*Il lui envoie de la fumée au nez.*)

LOUISON *étranglant.*

ouah, hum, hum.

MACLOU.

Ça t'apprendra

(*Il continue à lui jeter des bouffées de fumée au nez.*)

JEANNETTE.

Et voilà comme Georget plaisantera avec moi.

LOUISON *à Maclou.*

Belle malice, j'aime ça, moi, la fumée d'tabac.

MALOU.

Vrai! et tu n'as pas dit ça plutôt. Dieu! comme j'sommes faits l'un pour l'autre... en veux-tu encore?

JEANNETTE.

Ce n'est pas ainsi qu'on aime à Paris!

MACLOU.

Dis donc, n'est-ce pas Louison, qu'c'est hête de nous faire attendre deux ans encore. Ton père et mon parrain le bailli sont pas bons enfans... ils devraient nous marier tout de suite... là, dans quinze jours, en même-temps qu'ta sœur et Georget, une même noce pour nous quatre.

LOUISON.

Ça s'rait drôle.

MACLOU *lui prenant la taille.*

Est-c'que ça t'fâcherait, hein ?

LOUISON *se reculant.*

Maclou....

MACLOU *continuant.*

Tu veux pas dire...

LOUISON *se reculant toujours.*

Finis, Maclou.

JEANNETTE.

Ah! mon père... je vous ai promis beaucoup.

LOUISON *à Maclou qui la poursuit.*

Ça, voyons, c'est ennuyant... finis ou je tape. (*En se reculant elle va heurter madame la baronne.*)

MACLOU *apercevant la baronne, et s'arrêtant tout interdit.*
Jarni!

LOUISON *à la baronne.*

Ah! pardon, excuse, madame... c'est que... c'est que c'est Maclou...

LA BARONNE.

Il n'y a pas de mal mes enfans.

JEANNETTE.

Madame la baronne!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Bonjour Jeannette.

JEANNETTE.

Bonjour madame la baronne.

LOUISON *présentant une chaise.*

Si madame la baronne veut ben s'assir ?

LA BARONNE.

Je ne suis pas fatiguée.

MACLOU *prenant la chaise des mains de Louison, et l'offrant encore à la baronne.*

Je vous en prie, madame la baronne, n'vous gênez pas... faites comme chez vous... v'là une chaise paillée à neuf.

LA BARONNE.

Merci, monsieur Maclou, merci...

MACLOU.

Ah! excusez alors. (*bas à Louison, en remettant la chaise à sa place.*) C'est par fiarté qu'elle veut rester debout.

LA BARONNE à *Jeannette*.

Ma chère Jeannette, ces quatre jours que j'ai passés sans toi, m'ont paru bien longs.

MACLOU à *Louison*.

Ah ça, dis donc, je m'en vas, moi. Je ne suis plus à mon aise ici.

LA BARONNE.

As-tu pensé à moi?

JEANNETTE.

Bien souvent, Madame.

LA BARONNE.

Bonne petite!

MACLOU.

Madame la baronne.

LA BARONNE.

M. Maclou...

MACLOU.

J'ons bien de l'honneur à être dans votre société, mais c'est que ma forge...

LA BARONNE.

Allez à votre forge, M. Maclou... que je ne vous dérange pas de vos occupations.

MACLOU.

C'est ce qui fait que je prends la liberté... C'est pas l'embarras... si je m'en croyais... y a encore plus de plaisir à rester avec vous que d'aller tenir le pied d'un cheval...

LA BARONNE *riant*.

Vous trouvez?...

LOUISON.

A-t-il de l'esprit c'Maclou.

JEANNETTE, *bas à la baronne*.

O mon Dieu, madame, excusez-le...

MACLOU *saluant*.

Par ainsi... j'sommes ben de tout mon cœur avec honneur...

LA BARONNE *souriant*.

Adieu, M. Maclou, adieu.

MACLOU à *part*.

J'crois qu'elle se gausse de moi. Grande vaniteuse va... (*Haut*.) Adieu Louison (*l'embrassant*), adieu ma grosse Louison.

LA BARONNE à *Jeannette*.

Il est sans façon.

JEANNETTE.

Ah! madame... au village... (*à part*.) Qu'il me fait souffrir.

MACLOU *venant à Jeannette et voulant l'embrasser*.

Adieu, Jeannette.

JEANNETTE *se reculant.*

Adieu, Maclou.

MACLOU.

Tu veux pas que je t'embrasse?

JEANNETTE.

Il me semble que ma sœur peut seule te permettre...

MACLOU.

Excuse... j'croisais que comme futur beau-frère, n'en parlons plus...
(*à part.*) Encore une vaniteuse. (*Haut, en s'en allant.*) A tantôt,
Louison.

LOUISON.

Attends! attends!

MACLOU.

Hein!...

LOUISON.

J'vas te conduire jusqu'à la porte de not'étable... J'vous demande pardon, madame la baronne, c'est qui faut que j'aille traire mes vaches.

LA BARONNE.

Faites, Louison, faites.

LOUISON.

D'ailleurs, j'vous laisse avec Jeannette.

MACLOU.

Allons, viens, notre société ne leur z'y va pas. Eh bien! chacun de son côté. Viens ma grosse. (*Ils sortent tous deux.*)

LA BARONNE *les regardant aller*

Simple et franche nature, te voilà bien!

SCÈNE V.

LA BARONNE, JEANNETTE.

JEANNETTE *à part.*

Enfin nous sommes seules.

LA BARONNE.

Eh bien! Jeannette, qu'as-tu donc, tu parais triste?

JEANNETTE.

Moi, madame la baronne.

LA BARONNE.

Oui, oui... tu n'étais pas ainsi quand tu m'as quittée il y a quatre jours; tu étais si gaie, si contente.

JEANNETTE.

O mon Dieu, madame, je suis toujours gaie, toujours contente.

LA BARONNE *à part.*

Elle s'efforce de me cacher la vérité.

JEANNETTE.

Mais, madame, quel motif nous procure l'honneur de vous posséder à la ferme de mon père? Auriez-vous quelque ouvrage à me confier? Viendriez-vous pour m'emmener à votre château.

LA BARONNE.
Ma chère amie, je viens te faire mes adieux.

JEANNETTE.
Vos adieux!

LA BARONNE.
Je retourne à Paris.

JEANNETTE.
Vous partez?

LA BARONNE.
Dans deux heures.

JEANNETTE.
Et moi... (*Se reprenant aussitôt, et avec embarras.*) J'oubliais... oui... oui... partez, Madame, partez seule, moi je dois rester... ma place est ici... et la vôtre dans ce Paris que vous m'avez fait désirer... que je me suis flattée de voir... J'oublierai les beaux rêves que j'avais faits; j'oublierai que j'aurais pu être heureuse... oui, oui, je me consolerais... je redeviendrai gaie comme autrefois... je rirai, je chanterai avec Georget, avec Maclou, (*Et tout en disant cela, elle essuie ses yeux mouillés de quelques larmes.*)

LA BARONNE.
Ma chère amie, ne te contrains pas avec moi : laisse-moi lire dans ton cœur : avoue que tu brûles de m'accompagner ; mais va, je ne partirai sans doute pas sans toi : je viens parler à ton père.

JEANNETTE.
Ah! Madame, il ne consentira pas...

LA BARONNE.
Où est-il?

JEANNETTE.
Aux champs, mais il n'a fait qu'y conduire ses moissonneurs : il ne peut tarder à rentrer.

LA BARONNE.
Je l'attendrai.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LOUISON, ensuite RAIMOND.

LOUISON *entrant avec une jatte de lait.*
V'là mon père qui rentre.

LA BARONNE *à Jeannette.*
Comme moi il ne veut que ton bonheur ; il ne me refusera pas.

LOUISON.
Si madame la Baronne voulait boire un peu de lait, c'est tout chaud.

LA BARONNE.
Je vous remercie, Mademoiselle Louison. (*Elle va au-devant de Raimond, qui entre, et qui, apercevant la baronne, se découvre et la salue, mais froidement.*)

RAIMOND.
Madame la Baronne, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LOUISON.

Tiens , comme il fonce le sourcil.

JEANNETTE.

Quel accueil froid il lui fait !

RAIMOND.

Puis-je savoir , Madame , l'objet de votre visite ?

LA BARONNE.

Je désirerais vous parler un instant seuls.

RAIMOND.

Rentrez , mes enfans.

LOUISON.

C'est drôle tout de même , l'air qu'il a avec elle. (*Elle prend sa jatte de lait et rentre.*)

JEANNETTE à la baronne.

Ah ! Madame , je crains bien.

LA BARONNE.

Allons , espère , mon enfant.

(*Jeannette suit sa sœur*)

SCÈNE VII.

RAIMOND , LA BARONNE.

RAIMOND , *avançant un siège.*

Veillez vous asseoir , Madame.

LA BARONNE *s'assied* , et après un moment de silence.

Mais vous...

RAIMOND.

Je serai très-bien debout.

LA BARONNE.

Ah ! je ne souffrirai pas. (*Elle veut se lever , mais sur un geste de Raimond , elle se rassied.*) *A part.* Sa gravité... ses cheveux blancs... malgré moi , je... je ne sais ce que j'éprouve.

RAIMOND.

Je vous écoute , Madame.

LA BARONNE *un peu intimidée d'abord.*

Monsieur Raimond , c'est au sujet... de Jeannette.

RAIMOND.

M. le bailli ne vous aurait-t-il pas fait connaître le résultat de ses démarches ?

LA BARONNE.

Pardon , il ne m'a point laissé ignorer le refus que vous avez fait de me confier votre fille.

RAIMOND.

Alors , madame , je ne puis deviner...

LA BARONNE.

Je viens tenter auprès de vous un dernier effort.

RAIMOND.

Il sera sans succès , madame.

LA BARONNE.

Monsieur Raimond, vous aimez Jeannette, et vous ne voulez pas qu'elle vous quitte, c'est bien naturel... Vous êtes un si bon père. Mais, monsieur, si la nature a ses charmes elle a aussi ses devoirs, les goûts, les désirs de votre enfant ne sont point ceux d'une fille de sa condition... La vic des champs ne lui convient pas... Elle m'en a fait l'aveu... Monsieur Raimond, vous le savez, je suis riche, seule, sans famille, je puis me charger de Jeannette... Confiez-la moi, je serai sa seconde mère... Les soins que j'ai pris d'éclairer son esprit l'ont mise en état de paraître à Paris avec quelque éclat... Comme moi peut être, elle y rencontrera la fortune.

RAIMOND.

En suivant quelle route, madame ?

LA BARONNE, *interdite, se levant.*

Mais, monsieur...

RAIMOND.

Madame, plusieurs fois je vous ai remerciée des bontés, des soins que vous vouliez bien prendre de ma fille... Mon cœur, je l'avoue, était fier de la voir s'élever au-dessus de ses compagnes... Mais la raison a parlé, et tout en vous renouvelant ici mes remerciemens, j'aurais peut-être des reproches à vous adresser. Madame, je suis vieux, je suis père, j'ai droit d'être entendu. Quand vous êtes venue dans ce pays, où vos nombreux bienfaits vous ont fait chérir, Jeannette, simple, naïve, n'étant jamais sortie de ce village, n'avait point rêvé d'avenir au-delà. Elle partageait nos travaux, jouissait de nos plaisirs. Mais Jeannette n'est plus la même ; nos travaux la répugnent, nos plaisirs lui déplaisent. Quel sentiment éprouve-t-elle dans cette ferme où ses premières années s'écoulèrent heureuses ? l'ennui ! Elle ne s'y trouve plus à sa place... Voilà ce que vous avez fait... Le mal est déjà bien grand, mais il peut se réparer... et loin de permettre que ma fille vous accompagne à Paris, je vous supplie, madame, de déclarer devant elle que vous renoncez à ce projet.

LA BARONNE.

Mais, M. Raimond, je ne suis point venue pour affliger le cœur de votre fille.

RAIMOND.

Sans doute la volonté de son père est sacrée pour elle, mais puisque vous êtes ici vous me permettrez, madame, d'exiger de vous ce sacrifice. Je crois qu'il est utile... vous le devez au désir d'un vieillard qui, si vous vous opposez à seconder ses efforts, aurait droit de vous demander compte un jour du bonheur de son enfant.

LA BARONNE.

Vous serez satisfait.

RAIMOND *appelant.*

Jeannette !

LA BARONNE.

Pauvre fille

SCÈNE VI.

JEANNETTE, LES MÈMES.

JEANNETTE.

Vous m'avez appelée, mon père..

RAIMOND.

Oui, ma fille, approchez...

LA BARONNE.

Allons, ayons en le courage.

JEANNETTE, *cherchant à lire dans les yeux de la baronne la réponse de son père, et à part.*

Aurait-il consenti à me laisser partir.

LA BARONNE.

Mon enfant, il faut avoir de la raison... tu te dois à ta famille... Oublie Paris, ta place n'est pas là, elle est ici; telle est la volonté de ton père.

RAIMOND.

Et le conseil que vous donne madame la baronne.

JEANNETTE.

O mon Dieu! je devais m'y attendre.

LA BARONNE *allant à Raimond.*

Etes-vous content, M. Raimond?

RAIMOND.

Je vous sais gré; quoi! madame vous pleurez?

LA BARONNE, *essuyant quelques pleurs.*

Pardonnez-moi, je l'aimais tant M. Raimond, ignorant le résultat de cette dernière démarche, j'avais pris la liberté de donner ordre à mes gens d'amener ma voiture devant votre ferme. Je vais aller visiter quelques infortunés de ce village... Voulez-vous me permettre de revenir vous faire mes adieux et embrasser Jeannette.

RAIMOND.

Je ne m'y oppose pas, madame.

LA BARONNE.

Adieu Jeannette, du courage mon enfant.

JEANNETTE.

Oui, madame...

LA BARONNE *à Raimond.*

Consolez-là. (*Elle sort et Raimond l'accompagne jusqu'à la porte.*)

JEANNETTE.

Elle part! Ah! cachons mes larmes... n'affligeons pas mon père.

RAIMOND.

Voyons, mon enfant, voyons, ne te chagrins pas.

JEANNETTE.

Je n'ai point de chagrin, mon père.

RAIMOND.

Sache bien qu'il m'en coûte beaucoup de t'affliger, mais plus tard, je l'espère, tu me remercieras d'en avoir eu la force. Mon enfant, si tu

avais dû trouver dans ce Paris un établissement honorable, une fortune assurée, j'aurais pu sacrifier à ton bonheur mes vœux et mes projets, mais te savoir à la charge d'une étrangère, dépendante de ses bienfaits, de ses caprices, jamais; allons, Jeannette, qu'il ne soit plus question désormais de ce projet de départ. Effaçons-en jusqu'au souvenir. Rentrons; il me tarde de me voir au milieu de mes deux enfans. Viens, viens, Jeannette.

JEANNETTE.

Oui mon père... Pourtant je ne voudrais pas encore.. Je craindrais que ma sœur put s'apercevoir...

RAIMOND.

Je comprends... C'est juste. Reste encore un peu... Remets-toi et reviens nous réjoindre le plutôt possible... (*En l'embrassant*) Ma fille puissent ces larmes que malgré toi tu verses encore être les dernières... Car vois-tu c'est sur mon cœur qu'elles retombent. (*il rentre.*)

SCÈNE VIII.

JEANNETTE, ensuite GEORGET.

JEANNETTE.

Ah! j'avais besoin qu'il me laissât seule... A présent du moins je puis pleurer sans contrainte... Quand le cœur souffre, les larmes font tant de bien... C'est donc fini? Plus d'espoir... Ma protectrice aussi m'abandonne... Il faudra épouser Georget... Georget... Il m'aime... Mais que serai-je avec lui... Une paysanne, toujours une paysanne... Si j'osais... Le voilà... (*Elle ne verse plus que quelques larmes qu'elle essuie rapidement en apercevant Georget.*)

GEORGET entrant.

Bon... Justement elle est seule.

JEANNETTE à part.

Ah! qu'il ne puisse deviner...

GEORGET s'approchant de Jeannette et lui prenant la main.
Bonjour, ma petite Jeannette... C'est moi qui viens te remercier.

JEANNETTE.

Me remercier.

GEORGET

Certainement... Je viens de voir madame la baronne.. Elle m'a tout appris... Je lui en voulais à cette baronne là... Elle m'avait fait tant de mal... je lui pardonne de bon cœur puisqu'elle me laisse ma Jeannette... Tu resteras donc avec nous... Sans te plaindre... De ton consentement... Ah! quand je pense que c'est à la perte de mon procès que je dois tout ça... J'ai presque envie d'aller à la ville embrasser les juges qui m'ont condamné.

JEANNETTE.

O mon Dieu, soutiens mon courage.

GEORGET.

En vérité j'sais pas comment je f'rai s'il faut t'aimer tous les jours davantage... Ecoute, écoute, ma petite Jeannette... en quittant ma-

dame la baronne j'ai couru chez le père Pinson l'orfèvre, je lui ai acheté une bague pour toi... elle n'est qu'en argent... mais c'est pas ma faute, si j'avais gagné mon procès... je t'en aurais donné deux en or... tu la garderas tout d'même, n'est-ce pas?... je t'en prie, mets là tout de suite à ton doigt... (*Jeannette sans rien dire lui tend la main.*)

GEORGET *lui mettant la bague.*

C'est ça... Ah! que je suis heureux. Tiens, j'en pleure de joie comme un enfant.

JEANNETTE.

Bon Georget. (*à part.*) Ah! je suis bien conpable.

GEORGET.

Elle m'a serré la main. Jeannette, ma bonne Jeannette, serait-y Dieu possible que tu consentes à m'aimer, là comme autrefois. Te rappelles-tu quand nous nous promenions bras dessus bras dessous, comme nous v'là, tu me disais : Georget, tiens, je sens que je t'aimerai bien quand tu seras mon mari. Eh bien? dis le moi encore, et je serai plus heureux que si j'étais roi de France.

JEANNETTE *regarde Georget avec intérêt, elle a laissé sa main dans la sienne.*

Mon pauvre Georget, oui, je voudrais... (*Ici un bruit de voiture. A ce bruit Jeannette tressaille, s'éloigne de Georget et court au fond.*)

GEORGET.

Eh ben, qu'as-tu donc?

JEANNETTE *revenant.*

Elle part! Ah mon dieu! elle part!

GEORGET.

Jeannette, t'as envie de pleurer... t'as le cœur gros... Est-ce que t'aurais déjà du regret... O mon Dieu!... Jeannette, tu ne m'aimes donc pas?...

JEANNETTE *se contraignant.*

Si... Mais tiens. . (*pleurant malgré elle et étouffant*) ah! Georget... pardonné, vois-tu, c'est plus fort que moi. (*Elle va s'asseoir et pleure abondamment.*)

GEORGET

C'est fini, elle ne m'aime pas... Jarni, que je suis malheureux. (*Il jette son chapeau à terre avec colère et va pleurer aussi sur une chaise.*)

Dans ce moment Théobaldi entre par le fond, et il les regarde tous les deux en souriant.

SCÈNE X.

JEANNETTE, THEOBALDI, GEORGET.

THEOBALDI.

Jene m'étais pas trompé. Elle pleure... Elle nous suivrait si cet ordre était arrivé. Mais il ne vient pas, et nous allons partir... Fatal retard! Enfin... je ne désespère pas encore.

GEORGET, *apercevant Théobaldi et avec colère tout en pleurant.*

Ah! v'la cet autre, cet ami d'la baronne, celui qui a aidé a ensorceler Jeannette. Qu'est-ce que vous voulez, Monsieur?

JEANNETTE *se levant.*

M. Théobaldi!

GEORGET.

Est-ce pour jouir de notre chagrin, que vous venez ici?

JENNETTE.

Georget.

GEORGET.

Faut-il pas qu'je le voie avec plaisir... c'est ay pas lui qui est cause que je suis malheureux.

THEOBALDI.

Moi, mon garçon,

GEORGET.

Oui, vous et la baronne, tenez... tous les deux, je vous déteste... là.. de tout mon cœur... Vous m'avez enlevé l'amour de ma Jeannette... Croyez-moi, ne restez pas ici... allez-vous en, je serais capable...

JEANNETTE.

Georget...

THEOBALDI.

Vous l'entendez, Mademoiselle Jeannette, on m'accuse d'avoir éteint, dans votre cœur, un sentiment qui n'y est jamais entré.

JEANNETTE.

Monsieur!

THEOBALDI.

Abuser plus long-temps ce brave et digne garçon, serait une faute grave...

GEORGET.

Qu'est-ce! que vous voulez-donc dire?

THEOBALDI *à Jeannette.*

Laissez... il le faut... M. Georget, vous êtes un honnête homme... vous méritez d'être aimé... mais Jeannette...

GEORGET.

Jeannette!...

THEOBALDI.

A des idées, des goûts qui l'élèvent au-dessus de sa naissance... sa place n'est plus au village; victime obéissante, dévouée, elle y restera... si on l'y force... Mais l'infortunée ne tardera pas à payer de son repos et de son bonheur, sa soumission aux ordres de son père.

GEORGET.

Il se pourrait..

JEANNETTE.

Non, non, Georget, ne le crois pas...

THEOBALDI.

Vous le voyez... ses larmes vous disent assez que je ne vous ai point trompé.

RAIMOND *paraissant sur l'escalier et apercevant Théobaldi.*
L'ami de la baronne ! ici, que veut-il ?

THEOBALDI.

Votre cœur est noble... généreux... M. Georget... ne prendrez-vous pas pitié d'elle, ne parlerez-vous pas à son père, voudriez-vous vous rapprocher un jour d'avoir fait le malheur de Jeannette.

GEORGET.

Moi faire son malheur ! Jeannette malheureuse à cause de moi ! Ah ! si je le savais !..

JEANNETTE *à Théobaldi.*

Ah ! Monsieur... qu'avez-vous fait ?..

GEORGET.

Jeannette, Jeannette, ne pleure plus... je vais aller parler à ton père, et je ferai tant qu'il consentira à te laisser partir.

RAIMOND.

Jamais !

GEORGET.

Monsieur Raimond...

JEANNETTE.

Mon père !..

THÉOBALDI.

Il était là !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RAIMOND, LA BARONNE, LOUISON, MA-CLOU, PAYSANS ET PAYSANES.

RAIMOND *à Théobaldi.*

Le peu de mots que je viens d'entendre me fait deviner le reste... Sortez ! Monsieur, sortez !

THEOBALDI.

Monsieur Raimond...

GEORGET.

Père Raimond, ne vous fâchez pas... Remercions-le, au contraire : il nous a éclairés tous les deux Jeannette...

RAIMOND *sans répondre à Georget.*

Sortez ! sortez ! Monsieur, et dites de ma part à Madame la baronne qu'elle se dispense de revenir me faire ses adieux...

THÉOBALDI, *sans se déconcerter, et froidement en lui montrant la baronne qui entre suivie de Maclou et de paysans des deux sexes.*

Voici la baronne elle-même, M. Raimond.

RAIMOND.

Déjà !

LA BARONNE *à ceux qui l'accompagnent.*

Merci, mes amis, merci de vos bons souhaits.

THÉOBALDI.

Partir sans elle ! la perdre pour toujours ! que s'est-il donc passé à Paris !

LA BARONNE *au bailli.*

M. le bailli, je suis sensible à votre politesse.

LE BAILLI.

Ah ! Madame la baronne, je veux avoir l'honneur de vous offrir la main à la portière de votre voiture.

LA BARONNE.

M. Raimond, d'après la permission que vous m'en avez donnée, je viens vous faire mes adieux et embrasser votre fille,

THEOBALDI.

Rien n'arrive, je suis au supplice.

LA BARONNE *embrassant Jeannette.*

Adieu, mon enfant.

JEANNETTE.

Adieu, madame la baronne.

LA BARONNE.

Sois heureuse. (*à part.*) Pauvre fille... (*à Théobaldi.*) Eh bien ! vous le voyez, nous partirons sans elle.

THEOBALDI *apercevant un courrier du gouvernement qui entre en ce moment.*

Enfin le voilà, je respire. Attendez, Madame, tout va changer.

LE COURRIER.

Mademoiselle Jeannette Raimond.

LE BAILLI.

Un courrier à la livrée royale. (*Surprise générale.*)

RAIMOND *au courrier.*

Que voulez-vous à ma fille ?

LE COURRIER.

C'est une dépêche.

GEORGET.

Pour Jeannette !

LE COURRIER *remettant à Raimond une lettre cachetée.*
De la part du premier gentilhomme de la chambre du roi.

JEANNETTE,

Pour moi !

LA BARONNE *à Théobaldi.*

Que signifie ?...

THEOBALDI *à la baronne.*

Elle est à nous.

RAIMOND *après avoir lu.*

Qu'ai-je lu ?... Un ordre de début au grand opéra.

JEANNETTE.

Qu'entends-je !

LA BARONNE.

Je comprends.

GEORGET.

Jeannette à l'Opéra!

RAIMOND *regardant la baronne et Theobaldi avec défiance.*
Ne serait-ce point un piège?

THEOBALDI.

Non monsieur Georget, non monsieur Raimond, ce n'est point un piège... Qui donc, en France, oserait falsifier la signature d'un premier gentilhomme de la chambre, et ne voyez vous pas d'ailleurs le sceau royal.

LE BAILLI *qui l'a examiné.*

C'est vrai, je le reconnais.

RAIMOND.

Jamais! non jamais je ne consentirai à ce que ma fille....

THEOBALDI.

Au terme de cet ordre, Jeannette est libre de sa personne, et nul n'a le pouvoir de la retenir.

LE BAILLI *à Raimond.*

C'est positif. Oui, M. Raimond, malgré moi je suis forcé d'attester la vérité: quelque cruel qu'il soit, il existe, ce droit de vous déchirer l'âme et d'anéantir votre autorité de père.

GEORGET.

Enlever une fille à son père, sans qu'il y consente... quelle infamie!
MACLOU *à Louison.*

En v'la d'arbitraire.

RAIMOND.

C'est donc à ma fille à choisir entre son père et cet ordre.

THEOBALDI *bas à Jeannette.*

Vous n'hésitez pas, voilà l'avenir que je vous avais prédit...

RAIMOND.

Eh bien! Jeannette...

JEANNETTE *allant tomber aux genoux de son père.*

Mon père...

GEORGET.

Que fera-t-elle?

JEANNETTE.

Mon père... tout à l'heure vous me disiez... si un sort, une fortune assurée.

RAIMOND.

Assez, je vous comprends.

JEANNETTE.

Ah! mon père! ne me maudissez pas...

RAIMOND.

Te maudire...

GEORGET *à Louison et Maclou.*

Vous avez raison, ce n'est plus Jeannette.

RAIMOND.

Maudire mon enfant... ah... cet effort est au-dessus de mon courage.

Jeannette, relève-toi, regarde-moi sans crainte... Dans les yeux de ton père, tu ne verras que de la douleur et des larmes, pauvre enfant, mon dernier adieu sera sans colère, mon indignation, mon mépris n'appartiennent qu'à ceux qui t'entraînent à ta perte... Pars ; mais si tes yeux ne voyent pas l'abîme, si le vice arrive jusqu'à ton cœur, Jeannette ait pitié de mes cheveux blancs, ne reviens jamais au village, car ta honte me tuera.

JEANNETTE,

Ah ! mon père, je serai toujours digne de vous.

RAIMOND.

Va embrasser ta sœur.

LE BAILLI à Raimond.

M. Raimond, je prends bien part à vos peines.

JEANNETTE.

Adieu, Louison.

LOUISON.

Adieu, Jeannette.

JEANNETTE,

Adieu Maclou... Georget... me pardonnes-tu ?

GEORGET,

Si jamais t'es malheureuse, Jeannette, appelle Georget, tu le retrouveras, si l'on ne meurt pas de chagrin.

LA BARONNE

Ces adieux me font mal.

RAIMOND à Theobaldi.

Voyez, Monsieur, que de larmes vous coûtez à ma famille.

MACLOU.

Je ne croyais pas pouvoir pleurer comme ça, moi.

RAIMOND à Georget.

Tu ne me quitteras plus, mon garçon.

THEOBALDI.

Partons !

JEANNETTE s'élançant aux genoux de son père, qui est entouré de Louison, de Georget et de Maclou.

Mon père... (Elle prend les mains de Louison et de Georget, comme pour les prier d'intercéder pour elle auprès de son père. Louison la devine, et faisant incliner, vers Jeannette, la tête du vieux Raimond, Jeannette se jette au col de son père, et l'embrasse avec transport. Georget, qui a saisi un coin de la robe de Jeannette, le porte à ses lèvres.)

(La Toile tombe sur ce Tableau).

ACTE II.

Le théâtre représente un salon ouvert dans le fond sur un jardin. A droite et à gauche portes latérales. A la droite de l'acteur une Psyché du temps. A la gauche un clavecin, meubles élégans dont un guéridon, vases de fleurs sur une cheminée ou une console.

La scène se passe à Paris, chez madame la baronne de Volney.

PREMIER TABLEAU.

Au lever du rideau, la baronne est devant la Psyché, aidée par Ursule elle achève sa toilette. Le chevalier, le colonel et Monval font galerie.

SCÈNE I.

LA BARONNE, LE CHEVALIER DELAUNAY, LE COLONEL DE FRANCHEVILLE, MONVAL, URSULE.

LE CHEVALIER.

Quel gout, quelle élégance!

LE COLONEL.

Délicieuse toilette,

LA BARONNE.

Colonel, je n'ai pas plus de confiance en vous que dans le chevalier... Mon cher Monval donnez-moi votre avis, vous, avec votre franchise de financier... Voyons... Comment va cette robe?

MONVAL.

A ravir!

LA BARONNE.

Vrai! mais non... Vous ne vous y connaissez pas, monsieur le fermier-général.

URSULE *tout en ajustant le corsage.*

Mais madame je vous assure qu'elle va très bien.

LA BARONNE.

Tu trouves!

LE CHEVALIER *au colonel.*

La coquette!

LE COLONEL.

Elle a beau faire; la jolie Jeannette l'éclipsera toujours.

LE CHEVALIER *s'éloignant un peu de la baronne.*

Chût!

LE COLONEL.

Oh! elle ne vous entend pas.

LE CHEVALIER.

N'importe! (*Il lui prend le bras et ils causent ensemble en se promenant.*)

LA BARONNE à Ursule.

« A propos, tu n'as pas encore habillé Jeannette... Dis-donc, Ursule, je suis sûre qu'elle t'arrête à chaque moment pour se regarder... Elle est d'une coquetterie... »

URSULE.

Et puis il y a à peine six mois qu'elle est en toilette de grande dame.

MONVAL.

C'est encore nouveau pour elle.

LA BARONNE.

Oui. Vous avez raison. (*A Ursule.*) Mes bracelets. (*Ursule lui met ses bracelets.*)

LE COLONEL au chevalier.

Merci, mon cher chevalier, merci de ce que vous venez de m'apprendre.

MONVAL à la baronne.

Déjà fini?

LA BARONNE.

Raillez-vous?

LE CHEVALIER.

Je vous annonce notre maître.

LA BARONNE mettant ses bagues.

Théobaldi! déjà l'heure de sa leçon?

URSULE.

Il est midi, madame.

LA BARONNE.

Si tard!

SCÈNE II.

LES MÊMES, THEOBALDI.

THEOBALDI entrant par le fond d'un air dégagé, et allant droit à la baronne.

Mes respects et mes hommages à madame la baronne.

LA BARONNE lui tendant la main.

Bonjour, Theobaldi.

THEOBALDI baisant la main de la baronne.

Toujours aussi bonne que belle.

LA BARONNE à Ursule.

Va vite habiller Jeannette.

URSULE.

J'y cours, madame. (*Elle sort par la porte de gauche.*)

THEOBALDI.

Les heureux mortels!... ils ont chaque matin le privilège d'assister à votre toilette... tandis que moi... à l'heure de votre lever...

LA BARONNE souriant.

Vous courez le cachet.

THEOBALDI.

Méchante! mais j'ai plus d'une écolière qui prend sa leçon ;
..... Dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

FRANCHEVILLE *au chevalier.*

Le fat.

THEOBALDI *les saluant tous trois.*

Messieurs... de tout mon cœur.

LA BARONNE.

Quoi de nouveau, Theobaldi? M. le colonel de Francheville nous a-t-il dit vrai? *le Barbier de Séville* ne sera point représenté.

THEOBALDI.

Hier, dans la soirée, M. de Sartines a envoyé aux comédiens l'ordre de suspendre les répétitions de cet ouvrage.

LA BARONNE.

On accuse la comtesse Dubarri.

LE COLONEL.

Elle se venge des bons mots et des épigrammes de M. de Beaumarchais.

THEOBALDI.

Mais mon élève... ma charmante élève...

LA BARONNE *à la baronne.*

Elle va venir.

THEOBALDI.

Au surplus, je suis pour la journée tout à elle, à vous (*à mi-voix*) et au comte de Sancerre.

LA BARONNE.

Messieurs, nous sommes de trop ici... Ma jeune amie va prendre sa leçon de musique.

MONVAL.

Dans ce salon!

LA BARONNE.

Vous voyez le clavecin... c'est un essai que nous voulons faire, nous croyons bien ce salon plus sonore que le grand... Messieurs, je vous demande pardon...

LE CHEVALIER *à la baronne.*

Nous ne serons pas importuns davantage.

LE COLONEL *à Theobaldi.*

J'ai à vous parler.

THEOBALDI.

A vos ordres.

LA BARONNE.

Oh! mais, écoutez... j'y pense, vous devez revenir dans deux heures pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Jeannette, ne vous en allez pas... [Passons au grand salon... au jardin... Nous resterons ensemble jusques là...]

MONVAL.

A merveille? 

LE CHEVALIER.

Mais il nous faut des bouquets.

LA BARONNE.

Mes gens iront vous en chercher. Allons, Messieurs.

LE CHEVALIER *présentant la main à la baronne.*

Madame la baronne...

LA BARONNE.

Eh bien! colonel...

LE COLONEL.

Mille pardons... Deux mots à M. Theobaldi, et je vous rejoins...

LA BARONNE.

Au jardin. *(Elle sort avec Monval et le chevalier.)*

SCÈNE VI.

THEOBALDI, LE COLONEL.

THEOBALDI *à part.*

Je gage qu'il veut me parler de son amour pour Jeannette. Pauvre colonel, il perd bien son temps.

LE COLONEL *à Theobaldi.*

Nous sommes libres.

THEOBALDI.

Jusqu'à ma leçon.

LE COLONEL.

Oh! votre élève n'est pas encore près d'en avoir fini, avec sa toilette. J'irai droit au but, Theobaldi; je suis l'ami du comte de Sancerre.

THEOBALDI.

Et son ami véritable.

LE COLONEL.

Alors, vous trouverez naturel, que si le comte de Sancerre s'oubliait au point de compromettre son nom, son rang et son honneur, je me mette à la traverse d'une passion insensée et que je fasse échouer les projets de ceux qui comptaient spéculer sur elle.

THEOBALDI.

Je ne vous comprends pas.

LE COLONEL.

Vous y mettez de la mauvaise volonté. Faut-il vous dire que la baronne de Volney, qui tout en aimant Jeannette est jalouse de sa beauté, serait bien aise de l'établissement de cette jeune fille. Faut-il vous dire que vous, comblant ami, vous avez jeté les yeux sur le comte de Sancerre, que le succès vous a paru d'autant plus certain que mon ami est d'un caractère faible, indécis, irrésolu, et qu'il aime comme un extravagant. Faut-il vous dire enfin que je vous défends de vous occuper davantage d'une intrigue qui me déplaît, et qui doit cesser dès aujourd'hui.

THEOBALDI.

Sur mon honneur, colonel, je tombe de mon haut, aussi, pour vous répondre, permettez que je me remette... que je rassemble mes idées...

LE COLONEL.

Dispensez-vous de chercher à me déabuser.

THEOBALDI.

Ainsi vous me jugez sans m'entendre... Ah! colonel... mais après tout, je prends les choses au pis, j'admets avec vous que madame la baronne et moi nous ayons souhaité l'alliance dont vous venez de parler, serions-nous donc si coupables... Jeannette, dites-vous, est indigne du comte de Sancerre... par sa naissance, peut-être.

LE COLONEL.

Une paysanne, la fille d'un fermier!

THEOBALDI.

Eh! quel est donc votre ami? Le fils d'un simple fermier-général! noble d'hier, l'unique rejeton des Dubreuil ne doit ses lettres de noblesse et son titre de comte de Sancerre qu'aux écus de son père et au bon plaisir du roi.

LE COLONEL.

M. Theobaldi!

THEOBALDI.

Ce n'est pas que je n'aie beaucoup d'estime, beaucoup de respect pour votre ami... C'est un homme charmant; mais de son côté, Jeannette...

LE COLONEL.

Theobaldi! j'ai du crédit à la cour, le père du comte n'en manque pas non plus, et, s'il le fallait, nous avons tous les deux des protecteurs puissans qui nous seconderaient de leurs efforts.

THEOBALDI.

Mais, colonel...

LE COLONEL.

Croyez-moi, soyez plutôt pour nous que contre nous.

THEOBALDI *s'efforçant de sourire.*

Eh! bon Dieu, colonel, je n'ai nullement l'intention de vous être hostile. Vous vous effrayez d'une ombre, d'une chimère, rien ne dit que votre ami ait la folle idée de donner son nom et son titre à la belle Jeannette. Vous figurez-vous donc que l'on ne puisse qu'à ce prix triompher de la vertu. Allez, allez, l'or aplaît bien des obstacles.

LE COLONEL.

Vous croyez que Jeannette...

THEOBALDI.

Une jeune fille, jolie, qui a de la décence, de la candeur, intéressé, impose dans le monde... On peut craindre de la blesser, mais on a peu de scrupules pour une nymphe de l'opéra.

LE COLONEL.

Que dites-vous donc?

THEOBALDI.

Jusqu'à ce jour j'avais fait retarder l'engagement définitif de Jeannette à l'académie royale de musique, je ne la jugeais pas encore en état d'y paraître avec avantage; mais cet engagement est prêt... je l'aurai aujourd'hui, dans deux heures.

LE COLONEL.

Il se pourrait... Jeannette...

THEOBALDI.

Craignez-vous alors que M. de Sancerre aille chercher une épouse dans les coulisses d'un théâtre.

LE COLONEL.

Ah ! vous me rassurez, mes soupçons étaient injustes, Theobaldi, votre main... vous avez raison... Jeannette actrice ne sera plus pour Sancerre qu'une maîtresse, qu'un plus riche ou plus aimable lui enleva quelque jour... Jusque là ce n'est pas moi qui troublerait son bonheur... liberté toute entière aux deux amans, les liens qui les unissent se briseront assez vite... Maintenant, mon cher, je vous laisse à votre leçon, je vais rejoindre notre monde qui s'étonne sans doute d'un si long entretien, et je reviendrai complimenter avec tous la jolie débutante.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

THEOBALDI.

Ah ! je suis content de moi... Un moment, étourdi de sa brusque attaque... un titre de comtesse, un rang dans le monde, une fortune brillante, de mon gré, de ma volonté à Jeannette, à cette ingrate qui cesse de m'accabler de ses rigueurs, de ses dédain !.. Tant de générosité est au-dessus de mes forces... loin de la protéger, c'est me venger d'elle que je veux... oui, oui, c'est une vengeance qu'il faut à mon cœur. Une vengeance ! et tout à l'heure un regard, un sourire me désarmerait peut-être... hier il m'a semblé que tout espoir encore ne m'étais pas ravi ce matin, dans un instant je serai fixé... malheur, malheur à elle ! si après ce répit que j'accorde, je n'ai pas pardonné.

SCÈNE V.

JEANNETTE, THEOBALDI, URSULE.

JEANNETTE *dans la coulisse à Ursule qui entre avec elle.*
Allons, garde ton secret... Je ne te le demande plus.

THEOBALDI *apercevant Jeannette.*

La voici !

JEANNETTE *entrant. À Ursule.*

D'ailleurs cette brillante toilette ne me le dit-elle pas... Il s'agit d'une grande réunion, d'une fête.

THEOBALDI *à part.*

Qu'elle est belle !

JEANNETTE *à Ursule.*

Va, va je ne suis point fâchée de ta discrétion... Mais monsieur doit s'impatienter de m'attendre.

THEOBALDI.

Ah ! Mademoiselle, ne suis-je pas tout à vos ordres. (*bas à Ursule.*)
Laissez-nous. (*Ursule sort.*)

SCÈNE VI.

JEANNETTE, THEOBALDI.

JEANNETTE.

Voyons, Monsieur, hâtons-nous. (*Theobaldi va au clavecin et il dispose tout pour la leçon.*)

JEANNETTE à part.

Que je voudrais avoir déjà pris cette leçon.. Il m'en coûte toujours lorsqu'il me faut être seule avec lui... Depuis qu'il n'a pas craint de me déclarer son odieux amour!

THEOBALDI à Jeannette.

Quand il vous plaira.

JEANNETTE.

Me voilà. (*Theobaldi s'assied au clavecin et il présente à Jeannette un papier de musique.*) Encore ce morceau d'hier... Il est au-dessus de mes forces.

THEOBALDI.

Vous vous défiez trop de vous-même... Craignez-vous que je manque d'indulgence... Ne suis-je pas plus votre ami que votre maître.

JEANNETTE retirant sa main qu'il a prise en lui parlant.

Monsieur... Ma leçon je vous prie.

THEOBALDI.

Tout à l'heure.

JEANNETTE reculant.

Theobaldi! Auriez-vous encore l'intention...

THEOBALDI se levant et allant à Jeannette.

Toujours injuste à mon égard.

JEANNETTE.

Assez. Ma leçon sans un mot de plus, ou sortez.

THEOBALDI.

Que vous êtes cruelle! De grace écoutez-moi. Ce n'est point un amant audacieux que vous avez repoussé, dédaigné, qui vous demande moins de rigueur. C'est un ami qui se plaint de votre indifférence... C'est un ami qui se rappelant un heureux passé, en sollicite le retour; Jeannette, ne dois-je plus espérer cet abandon, ces doux épanchemens, cette confiance naïve qui jadis donnaient tant de charmes à nos leçons. Jeannette, au nom du ciel... Par grace... Par pitié...

JEANNETTE.

Encore une fois sortez ou j'appelle, et je vous dévoile aux yeux de tous, aux yeux de la baronne.

THEOBALDI.

Je vous obéis... Je vous laisse, et je vous laisse sans vous garder rancune... Car je vais de ce pas trouver le comte de Sancerre, lui vanter vos charmes et vos vertus... Adieu. Un jour peut-être vous vous repentirez d'avoir méconnu mon amitié. (*à part en s'en allant.*) Orgueilleuse beauté tu paieras cher ton mépris.
(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

JEANNETTE.

JEANNETTE *seule.*

Le perfide ! cette amitié qu'il m'offre de nouveau c'est encore un voile à son amour. Son amour ! peut-il, lui, comprendre, sentir, apprécier tout ce qu'il y a de charmes, de délices dans ce sentiment doux et pur ! oh ! non, non, il faut être honnête homme pour aimer. Il faut être... Le comte de Sancerre... Ah ! comme il sait aimer lui ! mais hélas ! pauvre Jeannette, chasse une pensée qui fera le malheur de ta vie entière... Oublie, oubliée à jamais un amour... Eh ! le puis-je maintenant... O mon dieu, c'est vous qui me l'avez inspiré par punition, cet amour insensé, c'est vous qui l'avez mis dans mon cœur comme un remords, pour venger mon père, ma sœur, que j'ai abandonnés ; pour venger aussi l'honnête homme dont j'ai dédaigné la tendresse et les vertus.

SCÈNE VIII.

URSULE, JEANNETTE *puis* GEORGET.

URSULE *entrant par le fond.*

Mademoiselle.

JEANNETTE.

Ursule ! qu'est-ce donc ?

URSULE.

Ah ! si vous saviez... il y a là quelqu'un qui demande à vous parler.

JEANNETTE.

A moi.

URSULE.

Oui, à vous, et devinez qui ?

JEANNETTE.

Que sais-je ! un envoyé du comte de Sancerre.

URSULE.

Oh ! bien oui... c'est un paysan...

JEANNETTE

Un paysan !

URSULE.

M. Georget.

JEANNETTE.

Georget ! lui ! ici !

URSULE.

Il voulait entrer tout droit...

JEANNETTE.

Et tu l'en as empêché ; où est-il ?

URSULE.

Là, dans le jardin.

JEANNETTE *courant ouvrir la porte du fond.*

Qu'il vienne... Georget ! mon ami !

GEORGET *en dehors.*

Jeannette !

JEANNETTE *redescendant un peu la scène.*

Ah! je reconnais sa voix.

GEORGET *entrant et courant à Jeannette comme pour l'embrasser.*

Ma Jeannette! (*reculant aussitôt*) Oh! pardon...

JEANNETTE.

Faut-il que ce soit moi qui t'embrasse...

GEORGET.

Vous voulez... tû permets... (*il l'embrasse.*)

URSULE *à part.*

Pauvre garçon, il paraît qu'il l'aime toujours.

JEANNETTE.

Ursule...

URSULE.

Je vous comprends, mademoiselle (*regardant Georget.*) Il peut avoir perdu maintenant tous les procès du monde, on ne l'épousera pas.

SCÈNE IX.

JEANNETTE, GEORGET.

JEANNETTE.

Bon Georget... combien je suis contente?

GEORGET.

Et moi donc, Mamzelle!

JEANNETTE.

Mademoiselle! veux-tu bien me dire Jeannette.

GEORGET.

Oui... oui... c'est que vois tu... avec des habits comme les tiens.. enfin, puisque ça te fâche pas... T'es donc toujours bonne... y avait si long-temps que nous nous étions vus!

JEANNETTE.

Six mois, mon ami.

GEORGET.

Que ça! il me semble moi qu'il y a six ans que tu nous as quittés.

JEANNETTE.

Pauvre Georget!.. Et mon père, parle moi de lui; donne moi de ses nouvelles... de celles de ma sœur.. de Maclou...

GEORGET.

Ils sont tous trois en honne santé. Maclou et Louison s'aiment toujours, en attendant qui se marient...

JEANNETTE.

Mais mon père?

GEORGET.

Il est un peu changé... Ah! dame, c'est qu'il t'aimait, ton père... ça y a fait fièrement de chagrin va, ce départ là... aussi, il te garde un brin rancune.

JEANNETTE.

Il n'a jamais répondu à mes lettres.

GEORGET.

Ça n'empêchait pas qu'il était joliment ben aise de les recevoir ces lettres là, va... Tiens, depuis un mois que t'as pas écrit, eh bien, il est plus triste que d'habitude... Ah ça, pourquoi que t'as pas écrit donc!

JEANNETTE *à part*.

O mon Dieu, il m'y fait songer.

GEORGET.

T'as été malade, peut-être... mais non, t'es fraîche comme une rose. Je gage que c'est ta musique qui t'a tant occupée... qui t'a empêchée de penser à nous.

JEANNETTE.

Oh! j'y ai toujours pensé... mais c'est que... mes leçons... mes études... prennent presque tout mon temps... (*à part*) ai-je bien pu les oublier.

GEORGET.

Depuis le temps que tu étudies, tu dois être joliment forte sur la musique... tu dois chanter là comme un rossignol... mais... explique moi donc une chose que nous autres nous n'avons pas pu comprendre là bas au village, comment se fait-il que tu sois partie pour entrer à l'opéra, et que t'y suis pas encore?

JEANNETTE.

Ah! mon ami, il y a tant à apprendre.

GEORGET.

Ça m'enuierait joliment moi, une science qui est si longue à savoir.

JEANNETTE.

Je le conçois... mais quelles douces jouissances je dois à cet art enchanteur... Si tu allais dans nos sociétés brillantes... si tu voyais l'impression que j'y fais lorsque je chante, si tu entendais les applaudissements, les félicitations que je reçois de tous, ton cœur comme le mien fremirait de joie et d'ivresse, comme moi sans doute, toi mon ami, toi mon frère, tu serais au comble du bonheur. Ah! Georget, Georget, je suis bien contente, bien heureuse.

GEORGET.

Ah! tant mieux.

JEANNETTE.

Mais dis-moi donc, est-ce que tu es venu à Paris exprès pour me voir?

GEORGET.

Oui... j'ai voulu m'assurer par moi-même... je me disais, elle nous écrit qu'elle est heureuse, c'est peut être exprès qu'elle nous dit ça pour nous consoler... et puis il y avait un mois que nous n'avions pas reçu de lettres... et je craignais qu'il te fût arrivé quelque chose, mais je vois que tu nous trompais pas, qu'il ne t'est rien arrivé, que du bonheur; à présent je peux te faire mes adieux et aller m'enrôler.

JEANNETTE.

T'enrôler?

GEORGET.

Sans doute, tu ne sais pas... je veux me faire soldat.

JEANNETTE.

Quelle idée!

GEORGET.

Vois-tu, je pouvais plus vivre au village, où ce que tout me rappelait qu'autrefois... là... avec toi... ah! j'dis pas ça pour te faire de la peine, après tout, Jeannette, il n'y a pas de ta faute, tu étais bien libre... tu ne m'avais jamais dit que tu m'aimais d'amour... j'aurais pas dû... et je devrais pas encore... mais c'est plus fort que moi... Ah, bah! tiens, je serai raisonnable... une fois soldat... c'est que c'est un bel état que celui de soldat... y a de l'honneur, de la gloire à se battre pour son pays... et puis on peut avancer, se faire un sort; oh! sois tranquille, va, je serai heureux... par ainsi, tiens, oui, oui, oublie-moi.

JEANNETTE.

T'oublier, mon pauvre Georget! Jamais!

GEORGET *prenant la main de Jeannette et la portant à ses lèvres.*

Ah! tu ne sais pas combien ça me fait plaisir de tenir cette main-là dans la mienne... Dieu! as-tu des bagues, des brillans...

JEANNETTE *voulant retirer sa main.*

A quoi vas-tu t'occuper...

GEORGET *à part, et laissant aller la main de Jeannette.*

Ma petite bague d'argent n'y est plus, (*haut*) adieu Jeannette, je vais m'enrôler.

JEANNETTE.

Ne veux-tu pas au moins voir madame la baronne de Volney.

GEORGET.

Oh! c'est pas la peine.

JEANNETTE.

Tiens la voici justement avec plusieurs dames de mes amies; attends je vais te présenter. *Elle va au devant de la baronne.*

GEORGET *à part.*

Je me serais bien passé de cet honneur là.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA BARONNE, TROIS DAMES EN VISITE.

JEANNETTE *à la baronne en lui montrant Georget.*

Madame la baronne, voilà Georget!

LA BARONNE.

Je sais.

JEANNETTE *saluant les dames qui accompagnent la baronne.*

Mes dames...

LA BARONNE *montrant Georget.*

Ursule me l'avait annoncé.

GEORGET *saluant.*

Madame la baronne, mesdames... (*à part*), comme je dois avoir l'air gauche!

JEANNETTE *aux dames.*

C'est un ami d'enfance.

LA BARONNE.

Vous vous êtes toujours bien porté, monsieur Georget, ainsi que toute la famille de M. Raimond.

GORGET.

Madame...

LA BARONNE *l'interrompant*.

Mais ma jeune amie me donnera des détails... et puis vous viendrez nous revoir.

GEORGET.

Pardon, madame, ça me sera pas possible.

LA BARONNE.

Ah!

JEANNETTE *vivement*.

Si, madame, nous le reverrons... au surplus il ne nous quitte pas encore...

GEORGET.

Oh! si fait, tout de suite.

JEANNETTE *allant à Georget*.

Georget, je t'en prie, je veux te revoir... parler encore avec toi.

GEORGET.

Eh ben, puisque tu le veux...

LA BARONNE *aux dames de sa société, en leur montrant Georget*.

Vous avez voulu le voir, mesdames, qu'en dites-vous... tout-à-fait champêtre. (*haut*) Jeannette, sonne Ursule, qu'elle l'emène se rafraîchir un peu...

GEORGET.

Non, non, j'ai besoin de rien...

JEANNETTE.

Viens, viens, je vais te conduire moi-même...

LA BARONNE.

Ne tarde pas.

JEANNETTE.

Je rentre dans l'instant. (*à Georget*) viens.

GEORGET.

T'as ben tort de vouloir que je reste dans cette maison, J'y suis pas du tout à ma place, vois-tu? (*Il salue et sort.*)

JEANNETTE *sortant*.

Je reviens.

SCENE XI.

LA BARONNE, DAMES EN VISITE, MONVAL, LE COLONEL DE FRANCHEVILLE, LE CHEVALIER DELAUNAY, THEOBALDI, LE COMTE DE SANCERRE, DEUX OU TROIS AUTRES VISITEURS.

LA BARONNE.

Cette chère amie! elle n'a pas de fierté... Mais je ne suis pas fâchée qu'elle ait quitté un instant le salon... Ces messieurs vont s'y rendre,

et quand elle reparaitra elle jouira mieux de la surprise que je voulais lui ménager... Que je vous remercie encore Mesdames de vous être rappelé mon invitation. Mais voici nos amis...

LE CHEVALIER *entrant en riant aux éclats avec le colonel.*
Ah! ah!

LA BARONNE.

Qu'est-ce donc, Messieurs?..

LE CHEVALIER.

Ah! c'est ce petit rustre.

LE COLONEL.

Cet ami de mademoiselle Jeannette.

LE CHEVALIER

Il vous a une tournure.

LA BARONNE *souriant.*

Vous l'avez aperçu... Mais qu'est devenu monsieur Monval?

LE CHEVALIER.

Il cause avec MM. de Pressac, Longpré et de Beauvoisin qui viennent d'arriver.

LE COLONEL.

Les voici.

LA BARONNE *allant au-devant de ceux qui entrent avec Monval.*

Messieurs, je vous salue. Vous êtes on ne peut plus aimables.

THEOBALDI *entrant suivi du comte de Sancerre.*

Je vous annonce le comte de Sancerre.

LE COMTE DE SANCERRE *allant à madame la baronne.*

Madame la baronne.

LA BARONNE.

Bonjour mon cher comte. Vous êtes presque en retard.

THEOBALDI.

Ah! baronne, ne grondez pas monsieur le comte, c'est moi qui l'ai retenu... Une affaire d'une grande importance... Mais où est donc la divinité de la fête.

LA BARONNE *apercevant Jeannette dans le jardin et la montrant.*
Elle vient!

LE COMTE *bâs à Theobaldi.*

Vous croyez qu'elle acceptera.

THEOBALDI.

N'en doutez pas.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JEANNETTE.

LA BARONNE *qui a été au devant de Jeannette, qui la prise par la main et qui la présente à la société.*

Messieurs offrez vos bouquets.

JEANNETTE.

Des bouquets!

LE COLONEL *présentant son bouquet.*

Pour célébrer l'anniversaire de votre naissance, Mademoiselle.

JEANNETTE *à la baronne après avoir pris le bouquet du colonel.*

Ah ! ma bonne amie je devine maintenant le mystère d'Ursule.

LA BARONNE.

Je voulais te surprendre.

LE CHEVIER *offrant son bouquet*

Daignez...

Jeannette reçoit successivement les bouquets des autres Messieurs.

THEOBALDI *au comte.*

Allons, Monsieur le comte...

LE COMTE.

Je ne sais si je dois oser...

THEOBALDI.

Le succès est certain.

LE COMTE *à Jeannette.*

Mademoiselle, voulez-vous me permettre de joindre mes félicitations à celles de ces messieurs.

JEANNETTE *prenant le bouquet que lui offre le comte.*

Monsieur le comte...

LE COMTE *à mi voix à Jeannette.*

Puis-je espérer que ces fleurs vous plairont assez pour les porter au moins quelques minutes.

JEANNETTE *sans lui répondre, va poser sur un meuble, les bouquets qu'elle a reçus, et ne garde à la main que celui du comte.*

LE COLONEL.

C'est le sien qu'elle conserve !

LA BARONNE.

Mais Theobaldi, il me semble que vous n'avez pas offert de bouquet à votre élève.

THEOBALDI.

C'est vrai, mais voilà celui que je la prie de recevoir. *il tire de sa poche un papier qu'il présente à Jeannette.* C'est votre engagement à l'Opéra.

LE COMTE ET LA BARONNE.

Son engagement !

LE COLONEL *à part.*

Il a tenu parole.

THEOBALDI.

Votre signature seule y manque.

LE COMTE *à part.*

Pourquoi ne m'en a-t-il rien dit...

JEANNETTE *qui a examiné le comte.*

Il paraît mécontent...

LA BARONNE *bas à Theobaldi.*

Eh ! quoi... Sans m'avoir prévenue.

THEOBALDI.

Je me justifierai quand nous serons seuls.

LE COMTE *à part.*

Je ne sais que penser...

LE COLONEL.

Charmante Jeannette, le moment arrive où vous reconnaîtrez vos amis.

LE CHEVALIER.

Tous, tant que nous sommes, nous vous assurons de nos bravos.

LE COLONEL.

Vous aurez un succès fou.

JEANNETTE *qui ne perd pas de vue le comte.*

Il ne dit rien lui.

LE COMTE *à part.*

Ah ! que ne puis-je un moment être seul avec elle.

THEOBALDI

Mesdames et messieurs, j'ai une proposition à vous faire. Vous plairait-il de voir une répétition de ce fameux *Barbier de Séville*.

LE COLONEL.

Que dites-vous ? et l'ordre de M. de Sartines.

THEOBADI.

N'est point encore expédié, il ne le sera que demain, on m'avait trompé ; ce que je propose a-t-il l'assentiment général... La répétition d'aujourd'hui sera peut-être la dernière ; je puis, avec un mot d'écrit vous y faire entrer tous.

LE CHEVALIER.

Eh bien, messieurs, cela vous convient-il ?

THEOBALDI *bas à la baronne.*

C'est pour les éloigner.

LE COLONEL.

Qu'en disent ces dames ?

LA BARONNE.

Ces dames ne se refuseront pas à vous faire l'honneur de vous accepter pour cavaliers.

LE COLONEL.

Partons donc pour cette répétition.

THEOBALDI *lui remettant une feuille de son carnet, sur lequel il a écrit au crayon.*

Voici votre laissez passer.

LE COLONEL.

Sancerre, es-tu des nôtres ?

LE COMTE.

Je connais l'ouvrage.

JEANNETTE *à part.*

Il reste avec nous.

THEOBALDI *à la baronne.*

Accompagnons-les jusqu'à leurs voitures.

LA BARONNE.

Vous voulez que Jeannette...

THEOBALDI.

Ils ont besoin de s'expliquer ensemble. Je vais vous mettre au fait.

(*Tous sortent.*)

SCÈNE XIII.

LE COMTE, JEANNETTE.

JEANNETTE à part.

Ils nous laissent tous les deux.

LE COMTE à part.

Profitons de l'occasion que Théobaldi a eu l'adresse de me ménager.

JEANNETTE à part.

Si j'osais lui demander son avis sur cet engagement...

LE COMTE.

Ainsi, mademoiselle, vous n'avez point eu la curiosité d'aller voir cette répétition.

JEANNETTE.

Madame la baronne n'y allait pas, M. le comte.

LE COMTE.

Combien, sans qu'elle s'en doute, je lui ai d'obligation,

JEANNETTE

Comment cela !

LE COMTE.

Ne lui dois-je pas cet entretien... et à cet entretien j'attache un bien grand prix, car de lui sans doute dépend mon bonheur.

JEANNETTE.

Votre bonheur, monsieur le comte.

LE COMTE.

Oui, mademoiselle... jeté dans un monde pour lequel moi non plus je n'étais point né, je n'ai pas adopté ses principes ; plus heureux que mes nouveaux et nobles amis qui se moquent de ma naïveté, de mes scrupules roturiers, j'ai gardé mes illusions, je crois encore à l'amour pur, vrai, à l'amour capable de tous les sacrifices, à l'amour enfin tel que vous me l'avez inspiré.

JEANNETTE.

Ah ! monsieur le comte, était-ce à la pauvre Jeannette, à l'obscur protégée de la baronne de Volney, qu'un tel amour était réservé.

LE COMTE.

Oui, Jeannette, oui, je vous aime, je vous adore de toutes les forces de mon ame.

JEANNETTE.

Un moment étourdie par un bonheur inattendu, j'ai su m'oublier moi-même, vous laisser lire dans mes yeux... mais la réflexion est venue... j'ai compris qu'il ne m'était pas permis d'espérer... Non, monsieur le comte, non... nous ne sommes point faits l'un pour l'autre...

LE COMTE.

Que dites-vous ? qu'allez-vous penser... des distances de rang... de naissance. Vos graces, votre esprit, vos vertus, tout ne vous met-il pas au niveau d'un nom, d'un vain titre... Jeannette, chère Jeannette, ne baissez pas ainsi vos beaux yeux... que j'y lise cet espoir... cet espoir si doux à mon cœur... ah ! vous m'aimez encore... ! ne rougissez pas... cette candeur qui me laisse pénétrer dans votre ame, est pour moi le plus précieux de vos charmes.

JEANNETTE.

Frédéric!

LE COMTE.

Jeannette : oh! maintenant je suis le plus heureux des hommes..
mais une pensée vient troubler ma félicité.

JEANNETTE.

Qu'entends-je?

LE COMTE.

Où!.. et si j'osais exiger de vous un sacrifice...

JEANNETTE.

Un sacrifice!...

LE COMTE.

Alors, tous mes vœux seraient comblés...

JEANNETTE.

Parlez.....

LE COMTE

Si vous avez compris la violence de mon amour, vous comprendrez ce que je souffrirais lorsque je vous verrais chaque soir enivrée d'applaudissements et d'hommages. Aux suffrages d'un public toujours inconstant ne préférerez-vous pas l'amour, l'amour vrai d'un seul.... Jeannette, ne signez pas cet engagement à l'opéra. Jeannette, c'est à genoux que je vous en supplie.

JEANNETTE.

Que faites-vous? Ah! M. le comte, relevez-vous.... Vous, me suppliez quand mon cœur pourra suffire à peine à ma reconnaissance.

LE COMTE.

Vous consentiriez....

JEANNETTE *déchirant l'engagement.*

Voilà ma réponse.

LE COMTE.

Ah! Permettez qu'à mon tour aussi je parle de reconnaissance... Jetez les yeux sur ce bouquet... interrogez les fleurs qui le composent, et vous saurez ce que d'avance j'avais fait. Vous saurez...

JEANNETTE *qui a examiné le bouquet et qui en a retiré un papier.*

Ce papier...

LE COMTE.

Ouvrez-le; dites un mot, et les bienfaits de la baronne ne seront pour vous qu'un souvenir.

JEANNETTE *à part.*

Mon Dieu... m'aimerait-il assez... Qu'ai-je lu : une inscription de rentes de dix mille livres!

LE COMTE.

Ah! le plus beau privilège de la fortune est d'enrichir ce qu'on aime!

JEANNETTE.

Attendez... attendez, monsieur le comte, un voile est devant mes yeux... je ne sais plus... de l'or... une fortune... à moi... malheureuse, je comprends... monsieur le comte, vous me méprisez donc...

LE COMTE

Qu'osez-vous dire...

JEANNETTE.

Oui, oui, je vous devine à présent... c'est le titre de maîtresse que vous m'offrez... votre maîtresse! moi! ah! que d'humiliation dans ce mot! mais ne devais-je pas m'y attendre... moi, pauvre fille, sans naissance, sans nom... ô mon père tu me l'avais prédit; mais je ne souillerai pas tes cheveux blancs... le vice qui m'entoure et me menace n'arrivera pas jusqu'à mon cœur... plutôt la misère que la fortune à ce prix... Monsieur le comte, reprenez, reprenez ce don... ah! je suis fière de ne pas le mériter.

(*Fausse sortie.*)

LE COMTE.

Jeannette, au nom du ciel, écoutez-moi.

JEANNETTE.

Ne me retenez pas, Monsieur, ma douleur vous dit trop ce que je ressens... ah! je ne savais pas combien est affeux le mépris de ce qu'on aime.

(*Elle sort vivement.*)

SCÈNE XIV.

LE COMTE, THEOBALDI.

LE COMTE.

Jeannette! Elle me fuit! fatal conseil! pourquoi l'ai-je suivi.

THEOBALDI *entrant par le fond et remarquant l'agitation du comte.*

Elle a refusé!

LE COMTE à *Theobaldi.*

Vous voilà! vous, qui mesurant tous les cœurs au votre, avez supposé que l'or serait un appât pour Jeannette. Tenez, la voilà cette fortune qui devait l'éblouir... Elle l'a foulée aux pieds.

THEOBALDI *avec sang-froid.*

Cela prouve, monsieur le comte, que nous avons rencontré une exception, voilà tout. (*Ramassant le papier.*) Dix mille livres de rentes n'étaient pourtant pas à dédaigner. (*Rendant le papier au comte.*) Enfin, il n'y faut plus penser.

LE COMTE.

Que dites-vous? Ah! ce refus qui l'honore à mes yeux, a doublé mon amour.

THEOBALDI à *part.*

Fort bien.

LE COMTE.

Y renoncer... Plutôt...

THEOBALDI.

L'épouser peut-être,

LE COMTE.

Si j'étais seul au monde, et libre de moi... je n'hésiterais pas, et je

ne croirais pas avilir mon nouveau rang en le partageant avec un ange de candeur et de vertu... Mais ma famille ne consentirait jamais... Mon père, surtout, qui a engagé presque toute sa fortune, pour satisfaire à son orgueil... Mon père me maudirait.

THEOBALDI.

Que ne me devriez-vous donc pas, si, dans une heure, sans que l'éclat de votre nom en fût terni, sans que l'orgueil de votre père dut en souffrir, grâce à moi, Jeannette était à vous?

LE COMTE.

Je ne puis vous comprendre.

THEOBALDI.

Nous n'avons plus le choix des moyens, un seul nous reste ; mais aimez-vous assez Jeannette pour l'employer.

LE COMTE.

Ah ! parlez... je ferai tout.

THEOBALDI.

Eh bien, sachez donc que prévoyant la réponse...

LE COMTE.

Quel est l'important.

GEORGET.

Pardon... excuse, Messieurs.

LE COMTE.

Que voulez-vous ?

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GEORGET.

GEORGET.

Tiens, sur quel ton le prend-il, celui-là. Monsieur je viens ici parce que Jeannette m'a fait demander.

LE COMTE.

Comment !

THEOBALDI.

Oui. Ce garçon est un de ses anciens compagnons d'enfance.

GEORGET.

Ah ! voilà mon tartufe de musicien...

THEOBALDI.

Venez monsieur le comte, venez connaître ce que j'ai fait pour assurer votre bonheur. *(Ils sortent.)*

SCÈNE XVI.

GEORGET.

GEORGET.

Y n'a pas eu l'air de me remettre, lui... Et s'en est allé sans me rien dire ; il a aussi ben fait... Je peux pas voir cet homme-là sans... A-t-il l'air d'un hypocrite avec ses yeux qui ne vous regardent jamais, et sa bouche qui rit toujours... Il a dit à ce seigneur qui était avec lui, monsieur le comte... Est-ce que ça serait celui dont on m'a parlé la-bas... A l'office... Je sais à présent pourquoi Jeannette est si heureuse. Elle

aime quelqu'un... Ah! quand on m'a dit ça... Ça m'a fait un mal... J'aurais voulu pouvoir m'en aller tout de suite... Est-il heureux d'être comte. Il sera le mari de Jeannette... Et moi... Moi, je serai soldat... Mais v'là quelqu'un... C'est elle... Faut pas avoir l'air de rien savoir... Elle est si gaie, si joyeuse... Ma tristesse lui ferait mal... Allons, Georget, faut souffrir jusqu'au bout; faut avoir l'air content

SCÈNE XVII.

JEANNETTE, GEORGET.

JEANNETTE.

Le voilà... Je t'ai fait demander par Ursule, mon ami.

GEORGET.

Oui... J'étais là-has... A table... En train de... de m'amuser... Mais je suis venu tout de suite... Ah! mon dieu comme t'es pâle... T'as pleuré... Te voilà juste comme le jour où je t'ai donné cette petite bague... Tu sais... Que tu as perdue...

JEANNETTE.

Quel souvenir!

GEORGET.

Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine... Oh! dis le moi bien vite... Je suis pas encore soldat.. Mais j'arni, celti qui t'aurait fait verser une larme, je la lui ferais payer cher.

JEANNETTE.

Non mon ami... rien ne m'arrive qui doive me surprendre... et ce chagrin que je n'ai pu te cacher, passera, je l'espère... je venais.

GEORGET.

Me dire adieu... Oui, au fait faut que j'aille signer mon enrôlement.

JEANNETTE.

Georget, n'y va pas encore.

GEORGET.

Pourquoi!

JEANNETTE.

Peut-être retourneras-tu au village.

GEORGET.

Oh! jamais.

JEANNETTE.

Mon ami, si je te priais de me ramener à mon père

GEORGET.

Toi! retourner au village.

JEANNETTE.

Oui, mon ami; mais, Georget, le repentir seul m'y ramènerais.

GEORGET.

Oui... je comprends...

LA BARONNE.

Ma chère amie.

JEANNETTE.

La baronne!

SCÈNE XVIII.
LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ma chère amie, je te cherchais... pour t'annoncer... tu as vu le comte de Sancerre...

JEANNETTE.

Oui Madame, et pour la dernière fois.

LA BARONNE,

Enfant... lis ce billet, qu'il vient de m'envoyer, et remercie le ciel qui te fait comtesse.

GEORGET.

Comtesse!.. Jeannette!...

JEANNETTE.

Ce billet... du comte de Sancerre...

LA BARONNE

Lis donc.

JEANNETTE.

Comme sa main a tremblé en l'écrivant.

GEORGET.

Je ne sais plus où j'en suis.

JEANNETTE lisant.

« Madame, j'ai voulu éprouver le cœur de Jeannette... Il est digne du mien, et c'est comme futur époux que je me présenterai devant elle, certain de son consentement, j'amènerai avec moi un notaire et les témoins... avant une heure le contrat sera signé en votre présence.

GEORGET.

Le contrat. Mais pour cela il faut le consentement du père Raimond.

LA BARONNE.

Nous l'aurons, M. Georget, et dans cette certitude nous ponvons signer sans danger un acte qui assure le bonheur de sa fille, mais continue de lire.

JEANNETTE lisant.

« Vous comprenez, Madame, que j'ai besoin du plus grand secret... la cérémonie nuptiale se fera dans mon château de Sancerre. »

JEANNETTE.

O mon dieu! sa femme! moi... ce n'est point une illusion... moi, comtesse de Sancerre, à Georget qui s'en va sans rien dire. Georget, mon ami, tu parlais... oh! pardonne moi, ma joie... mon bonheur...

GEORGET.

Vous ne retournez plus au village... je peux m'en aller... j'ai tout deviné.. vous aimez ce comte.. vous croyiez qu'il vous trompait et vous vouliez partir... mais il se conduit ne honnête homme, vous restez, c'est tout simple... Eh bien! puisque vous m'avez retenu, je veux emporter la certitude de votre bonheur... je veux que votre contrat soit signé devant moi.

UN VALET annonçant.

Monsieur le comte de Sancerre!

GEORGET.

Ah! il me semble qu'il est venu bien vite.

SCÈNE XIX.

LES MEMES, LE COMTE DE SANCERRE, THÉOBALDI,

UN NOTAIRE, TÉMOINS.

LA BARONNE *au comte.*

Je vous attendais. Ce mot est toute une réponse à votre lettre.

LE COMTE *d'un air contraint.*

Madame...

JEANNETTE.

Monsieur, vous témoigner ce que je ressens, est impossible... Comment payer jamais la dette de reconnaissance et d'amour.

LE COMTE.

Chère Jeannette. (*A part.*) Puisse mon embarras ne pas éveiller ses soupçons, ni ceux de la baronne.

THEOBALDI.

Monsieur le notaire, placez-vous là... Le contrat est dressé... les signatures seules sont à donner... A vous, Monsieur le comte.

LE COMTE.

Mon amour pourra-t-il jamais me faire absoudre.

LA BARONNE.

A toi Jeannette. (*Jeannette signe.*)

GEORGET.

Eh! bien je crois que je suis content à présent.

LA BARONNE.

Ah! Theobaldi, je reconnaitrai.

THEOBALDI.

Signez d'abord. (*La baronne va signer.*)

GEORGET *au comte.*

Monsieur le comte, j'ai pas l'honneur d'être connu de vous... Mais je suis du pays de Jeannette, je suis, après vous peut-être, son meilleur ami... au nom de son père, je vous remercie d'abord de faire son bonheur et puis ensuite je vous demande la permission de signer au contrat.

THEOBALDI.

Certainement, Monsieur Georget... C'est un honneur...

GEORGET.

J'vous parle pas, à vous.

LE COMTE, *lui présentant la plume.*

Signez, mon ami. (*Georget signe.*)

JEANNETTE *à la baronne.*

Je suis sa femme.

THEOBALDI.

Je suis vengé!

GEORGET.

Là, à présent Jeannette, adieu. Nous ne nous reverrons sans doute plus... (*à part*) Je vas tâcher de me faire tuer le plutôt possible.

(La Toile tombe sur ce Tableau).

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une bibliothèque un bureau, deux cartons, un secrétaire et un coffre en acajou posé sur le secrétaire, des rayons couverts de livres, un fauteuil et quelques chaises garnissent la scène. Au changement, un valet en grande livrée est occupé à poser des vases de fleurs sur le bureau, et Ursule, en mise simple et enveloppée d'une mante noire, ouvre la porte du fond.

(La scène est au château de Sancerre, à 25 lieues de Paris; un an après le 1^{er} tableau du 2^e acte.)

SCÈNE I.

URSULE, LE VALET.

LE VALET *se retournant.*

Que demandez-vous, Mademoiselle ?

URSULE.

Madame la comtesse de Sancerre est-elle visible !

LE VALET.

Madame est dans son boudoir, et je ne sais... si je puis...

URSULE.

Dites lui, je vous prie, qu'Ursule sollicite l'honneur de la voir.

LE VALET.

Ursule!..

URSULE.

Elle se rappellera mon nom... Et je suis certaine qu'elle ne refusera pas de me recevoir.

LE VALET.

Tenez ? vous voilà servie à souhait... j'aperçois madame qui, sans doute, veut descendre au jardin ; il faut qu'elle passe par la bibliothèque ; vous allez lui parler.

URSULE *à elle-même.*

N'oublions pas les ordres de M. le comte... il veut apprendre lui-même à sa femme que ma pauvre maîtresse... puissent mes larmes ne pas me trahir...

Ici Jeannette paraît, elle est en négligé ; mais son costume, quoique simple, est noble et du meilleur goût. Sa démarche est maintenant grave et lente, et sur ses traits on doit découvrir une teinte de mélancolie... elle entre en lisant, et s'approche, sans voir personne, de l'un des casiers de la bibliothèque, elle y va déposer son livre quand elle aperçoit Ursule, elle jette un cri de surprise, laisse tomber son livre et court à Ursule.

SCÈNE II.

DES MÈMES, JEANNETTE.

JEANNETTE.

Que vois-je ! Ursule !

URSULE.

Moi même, Madame la comtesse.

JEANNETTE.

Que je suis heureuse de te revoir... Firmin, laissez-nous. (*Il sort.*)
Ma chère Ursule!.. toi, au château de Sancerre! tu viens sans doute m'apporter des nouvelles de madame de Volney... depuis long-temps je n'ai pas reçu de lettres de cette excellente amie. Comment se trouve-t-elle? la cruelle maladie qui, depuis trois mois, l'emprisonne dans son appartement, touche-t-elle enfin à son terme?

URSULE.

Il y a huit jours, Madame; elle était encore bien souffrante.

JEANNETTE.

Huit jours!... N'arrives-tu pas de Paris à l'instant même?

URSULE.

Oui, Madame, mais je ne suis plus au service de madame la baronne.

JEANNETTE.

Tu l'as quittée... toi?

URSULE.

Il m'en a bien coûté... mais, elle l'a voulu... toujours bonne et généreuse, c'est à vous, madame, que de son lit de souffrances, elle m'a recommandée... chez Jeannette, m'a-t-elle dit, tu trouveras un autre moi-même... Madame la comtesse... puis-je espérer.

JEANNETTE.

Ah! les vœux de ma bienfaitrice seront toujours des ordres pour moi... je devine, d'ailleurs, l'intention bienfaisante de la baronne... elle me sait si triste dans ce château... elle a voulu m'envoyer quelqu'un qui put, au moins, comprendre mes chagrins et essuyer mes larmes...

URSULE.

Vous avez des chagrins, vous, madame!... Le ressentiment de votre père ne s'est-il pas éteint à la nouvelle de votre mariage.

JEANNETTE.

Ne l'accuse pas... Il apprit avec surprise, mais avec joie, l'hymen de sa fille... Ses lettres me pressent de faire le voyage à Molsheim... Il voudrait connaître mon mari... Puisses-tu, m'écrit-il, trouver chez ton noble époux le cœur de l'honnête Georget... Pauvre Georget! Qu'est-il devenu, depuis son départ pour l'armée?... Il n'a donné de ses nouvelles à personne... ô Georget! si tu es malheureux, celui que je t'ai préféré s'est chargé du soin de te venger...

URSULE.

Eh quoi! Madame, se pourrait-il que M. le comte ne serait déjà plus le même pour vous?

JEANNETTE.

Depuis que Theobaldi, maintenant son secrétaire et son intime ami,

est venu s'établir dans cette demeure, la conduite du comte a tout-à-fait changé... Une inquiétude vague se lit toujours dans ses yeux... lui, qui d'abord ne s'absentait que rarement du château, passe, à présent, des semaines entières à Paris... à Paris, dont il m'interdit toujours l'entrée. En vain, depuis la maladie de la baronne, l'ai-je sollicité pour aller prendre ma place au pied de son lit de douleur... en vain, ai-je à genoux demandé la grâce d'aller, au moins, embrasser mon père... Le comte est resté sans pitié...

URSULE.

Quelle tyrannie!

JEANNETTE.

Soumise aux volontés d'un époux que je chéris, je souffrirais ses injustices, sans me plaindre; mais un tourment affreux... mortel... et qui m'était encore inconnu, est là... qui me déchire et me tue... La jalousie...

URSULE.

Vous pouvez croire...

JEANNETTE.

Oui, je dois avoir une rivale pour laquelle... On m'oublie, on m'abandonne... Et cette pensée... c'est la mort... Ah! Ursule, Ursule, plains moi... Je suis bien malheureuse...

URSULE.

Quelqu'un vient, Madame.

JEANNETTE.

Theobaldi, sans doute.

SCÈNE III.

LES MEMES, THEOBALDI.

THEOBALDI.

Madame, le valet-de-chambre de M. le comte arrive et m'annonce que son maître sera dans quelques minutes au château.

JEANNETTE, *avec joie.*

Il revient!.. il revient!

THEOBALDI.

Cette fois, userez-vous auprès du comte du pouvoir que vous donnent et vos charmes et votre titre d'épouse?.. Cesserez-vous d'être devant lui toujours faible et craintive? Suivrez-vous, enfin, mes conseils?

JEANNETTE.

Vos conseils?.. Ils m'effrayent, Theobaldi... Cependant j'essaierai d'avoir aujourd'hui du courage. Viens, Ursule..; je veux te conduire moi-même au logement que je te destine... Tu dois, d'ailleurs, avoir grand besoin de repos.

URSULE.

Non, Madame, et si mes services...

JEANNETTE.

Tes services!.. Ah! ma pauvre Ursule, pour moi la parure n'a plus

de charmes... Aujourd'hui pourtant... Oui... Aujourd'hui j'ai besoin de paraître jolie... Eh bien! viens donc... Pour une fois, Jeannette voudrait plaire encore... (*Elle emmène Ursule.*)

SCÈNE IV.

THEOBALDI *la regardant sortir.*

THEOBALDI.

Cet éclair de joie qui brille dans ton ame, c'est l'agonie de ton bonheur... Tu n'as fait qu'un long rêve, et le réveil est bien prêt... Sancerre balance encore, mais cette lettre de son père va mettre un terme à ses irrésolutions... vienne alors un reproche, un emportement de Jeannette, le voile se déchire, et la comtesse disparaît... Après un an d'attente, j'aurai satisfait à mon ressentiment, tout en paraissant n'avoir agi que pour la famille de Sancerre, qui, sauvée par moi d'une ruine certaine, ne mettra pas de bornes à sa reconnaissance... Une voiture... C'est celle du comte... Oui..., le voilà qui monte le grand escalier... Tu te pares en vain, Jeannette... Ursule n'aura jamais assez d'art pour l'emporter aujourd'hui sur moi.

SCÈNE V.

LE COMTE, THEOBALDI,

Le comte entre lentement... Il paraît sombre, et va s'asseoir, sans avoir aperçu Theobaldi... un valet de chambre le suit tenant son manteau.

THEOBALDI *à part.*

Que ma'nonce cette humeur sombre? est-il résolu? combat-il encore!

LE VALET

M. le comte a-t-il quelques ordres à me donner.

LE COMTE.

Non, je veux être seul... Ah, Firmin, ordonnez qu'on change de chevaux, et préparez-vous à m'accompagner.

LE VALET.

M. le comte va déjà repartir... et madame... dois-je la prévenir de votre retour!

LE COMTE *vivement.*

N'y allez pas! n'y allez pas!... (*à part*) A présent, je n'ai plus assez de force.

THEOBALDI *s'approchant.*

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Ah! Theobaldi... que je suis heureux de vous voir avant... Firmin, faites ce que je vous ai dit... (*Le valet sort.*)

THEOBALDI.

Avertie par moi de votre prochaine arrivée... Jeannette...

LE COMTE.

Elle va venir...

THEOBALDI.

Son empressement est assez naturel et s'accroît de l'inquiétude et des craintes qui l'agitent... Vous avez défendu qu'on lui fit connaître le motif de vos fréquens voyages à Paris... elle ignore qu'une affaire de la plus haute importance et de laquelle dépend le sort de toute votre famille, vous appelle seul.

LE COMTE.

Seul, dites vous ! Ah ! si le cœur de Jeannette a conçu quelque défiance, ses pressentimens ne l'ont pas trompée... A Paris, je m'essaye à vivre loin d'elle... Pauvre Jeannette ! que ne souffrirais-tu pas, si tu savais dans quel piège ma main t'a conduite : moi, que tu chéris... que tu crois honnête homme... Je te trahis lâchement... Je n'attends qu'un moment de courage pour te déchirer l'ame, en te disant : « Pour me » faire noble, mon père a engagé sa fortune... Sa ruine est complète » demain, si aujourd'hui je ne rachète, par un hymen que je déteste, » l'honneur d'un vieillard... Il faut un crime infâme pour que le nom » de mon père soit sans tache. »

THEOBALDI.

Vous êtes en vérité trop sévère pour vous-même. Vous appelez un crime ce qui n'est tout au plus...

LE COMTE.

Theobaldi !.. vous avez fait le malheur de Jeannette, n'insultez pas du moins votre victime.

THEOBALDI.

Enfin, Monsieur le comte, quelle détermination avez-vous prise ? pourquoi ce projet de départ ?

LE COMTE.

C'en est fait... les ordres de mon père, les conseils de Francheville ; mais, plus que tout cela, une affreuse nécessité l'emporte... A mes devoirs de fils je vais sacrifier le repos, la félicité de ma vie... J'ai engagé ma parole à ce négociant qui me donne sa fille et ses millions, en échange d'un titre qui m'est odieux... Mon père sera sauvé... Je viens tout révéler à Jeannette. Mais, Theobaldi, en aurai-je le courage ?

THEOBALDI.

Votre père l'avait prévu... Vous hésitez... Lisez, Monsieur le comte.

LE COMTE.

Une lettre de mon père !.. Qu'ai-je lu... On a osé le menacer d'un éclat... Quelques jours encore, et le déshonneur... Grand Dieu ! le déshonneur !.. Jeannette !.. Jeannette !.. tu es perdue... Et comme il te méconnaît... comme il t'outrage, celui qui nous sépare... Ah ! qu'elle ne sache jamais qu'on a payé par le mépris tant de vertus et d'amour... (Lui donnant la clef.) Ouvrez-moi ce secrétaire ; donnez-moi les lettres de mon père qui sont renfermées dans mon coffret.

THEOBALDI prenant la clef et la lettre.

Donnez, Monsieur le comte. (Il ouvre le coffret.)

LE COMTE.

On vient... Theobaldi, c'est elle... Remettez-les, fermez ce coffret...

Pour Dieu , qu'elle ne t'aperçoive pas ! (*Theobaldi a remis les lettres dans le coffret... Jeannette paraît au moment où Theobaldi replace le coffret sur le secrétaire.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEANNETTE.

(*Elle a réparé le désordre de sa toilette .. On devine un peu sa coquetterie... Appercevant le comte , elle court à lui!*)

JEANNETTE.

Frédéric !

LE COMTE *lui prenant la main.*

Jeannette !

JEANNETTE.

Mon ami , tu es au château , et je l'ignorais !!!

LE COMTE.

Pardonne-moi , j'avais à parler à Theobaldi.

JEANNETTE.

Et maintenant , tu es à moi... A moi , pour toute la journée , n'est-ce pas ! Ah ! que je suis heureuse !

LE COMTE *à part.*

Qu'elle me fait souffrir !

THEOBALDI *à part.*

Aura-t-il assez de fermeté !

LE COMTE *bas.*

Theobaldi...

THEOBALDI *bas.*

Je vous devine... Songez à votre père. (*Il sort en faisant signe à Jeannette d'avoir du courage.*)

LE COMTE *à part.*

Mon père!.. Ah ! qu'exige-t-il de moi !

JEANNETTE *s'approchant de lui.*

Eh bien ! mon ami , comme te voilà sombre ! Tu crains , je le vois , les reproches que je devrais t'adresser... Rassure-toi... Dans ces longs jours d'attente et d'abandon où tu me laisses , mon esprit s'ouvre par fois à des doutes cruels... mais quand tu es là.. , près de moi... Frédéric , si le plaisir t'entraîne à Paris , rien ne te rappelle-t-il à Sancerre ?

LE COMTE *à part.*

Ah ! sa douleur m'ôte tout mon courage !

JEANNETTE.

Mon ami , me promets-tu de rester long-temps au château , ou de m'enmener avec toi , à Paris.

LE COMTE.

A Paris !

JEANNETTE.

La baronne de Volney , ma seule amie est mourante , peut-être... Elle m'appelle... ma place est auprès de son lit de souffrance... et... Frédéric , je dois... je veux y aller...

LE COMTE.

Il est trop tard. La baronne...

JEANNETTE.

Eh bien? ...

LE COMTE.

J'avais défendu qu'on vous l'apprit encore...

JEANNETTE.

Ah! elle est morte... je n'avais que ce cœur pour comprendre le mien.. il ne bat plus? ô mon dieu, tu me punis bien cruellement! morte! sans que je l'aie revue! sans que je lui aie dit un dernier adieu... c'est vous... vous qui me causez cette douleur... mais je vous prévins que je ne consens plus à vivre comme vous m'y forcez... je ne veux plus m'enterrer vivante dans un château... je ne veux pas plus longtemps tenir secret notre mariage... j'exige que vous me rameniez à Paris... Enfin, je veux être comtesse de Sancerre.

LE COMTE.

Vous exigez dites vous... vous voulez être comtesse de Sancerre... Ah! Jeannette... qu'avez vous dit?.. mais continuez... accusez moi... maudissez moi... ah! j'aime à vous voir ainsi... j'ai besoin de votre colère... j'ai besoin de ne plus reconnaître Jeannette.

JEANNETTE.

Vous avez raison... ce n'est plus Jeannette., elle s'oublie... mais je suis si malheureuse !.. Mon ami, pardonne à l'empirement de la douleur... ne m'en veuille pas... je ne te demande plus à sortir de ce château... je ne te demande plus à publier notre hymen; qu'il reste secret, ignoré tant que tu le voudras, cet hymen qui fait ma joie, ma félicité... mais pour Dieu, Frédéric, rassure-moi... ne déchire pas mon cœur par un cruel soupçon... dis-moi que seule je règne encore sur le tien.. promets moi qu'une rivale... une rivale!.. ce serait la mort pour ta femme.. Mais tu es honnête homme... tout espoir ne m'est pas encore ravi... non, non, je ne t'ai pas perdu pour toujours... tu ne seras pas assez cruel... lorsque tu sauras qu'un gage de la plus parfaite union...

LE COMTE.

Comment?

JEANNETTE.

Oui... le ciel a pris pitié de mon infortune... il t'a rattaché à moi par le lien le plus doux, le plus cher...

LE COMTE.

Qu'entends-je?

JEANNETTE.

Ah! mon ami, j'ai maintenant sur ton cœur un droit nouveau... plus fort, plus saint que tous les autres...

LE COMTE.

Il se pourrait!.. Ah! vous l'entendez, mon Dieu, puis-je la repousser, l'abandonner à présent... Essuie, essuie ces larmes qui retombent brûlantes là; là, où ton image est encore gravée... Sache bien que jamais une autre que toi... Un coup mortel nous menaçait... mais je le détournerai... oui, oui, je te le jure, il ne t'atteindra pas... Oh! ma

Jeannette, pardonne-moi tes pleurs, tes tourmens... pardonne-moi... tu le vois, Frédéric est encore à tes pieds, ivre de joie, de bonheur et d'amour...

JEANNETTE.

Ah! mon ami, tout... tout est oublié... tu m'aimes, je suis la plus heureuse des femmes... Mon père, que n'êtes-vous témoin de la félicité de votre fille!

LE COMTE.

Son père, a-t-elle dit... et le mien... Ah! ma vie, s'il le faut pour le sauver... mais jamais, ah! jamais... Je te quitte pour un moment, je vais écrire à mon père... Il faut qu'il sache combien je t'aime!.. Aucune volonté, aucune puissance maintenant ne pourra nous séparer.

(*Il l'embrasse et sort.*)

SCÈNE XII.

JEANNETTE, puis après THEOBALDI.

JEANNETTE *appuyée sur la porte par laquelle son époux est sorti.*

O! mon Dieu, je te remercie, tu m'as rendu le cœur de mon époux... donne-moi maintenant la force de supporter ma joie.

THEOBALDI *entr'ouvrant la porte du fond.*

Elle est seule... tout est fini... elle doit être bien malheureuse!.. (*Haut.*) Eh bien! Jeannette...

JEANNETTE.

Ah! Théobaldi!.. Venez... apprenez tout mon bonheur.

THEOBALDI *à part.*

Que dit-elle!

JEANNETTE.

Mes pressentimens ne m'avaient pas trompée... ce jour efface jusqu'au souvenir de toutes mes peines... Mais, qu'avez-vous, Théobaldi? vous semblez hésiter à me croire... Vous resterait-il encore quelques soupçons? Ah! mou ami, ils seraient injustes... Frédéric était sincère... il m'a quittée pour aller écrire à son père.

THEOBALDI *à part.*

A son père! (*Apercevant le coffret.*) Quelle idée! Oui, ce moyen est infailible. (*Haut.*) Madame, vous vous étonnez de ma froideur en vous écoutant; vous ne sauriez comprendre que je puisse douter de la sincérité du comte... Long-temps j'ai pensé comme vous, mais depuis une heure, une cruelle certitude...

JEANNETTE.

Que dites-vous?

THEOBALDI.

On vous trompe; instruit enfin, mon amitié ne peut se taire... Vous ajoutez foi à la franchise, à l'amour du comte... c'est donc moi qui ferai tomber le bandeau que son adresse a remis sur vos yeux.

JEANNETTE.

Frédéric me tromperait... lui!... non... non... je ne vous crois pas.

THEOBALDI.

En croirez vous une preuve irrécusable?

JEANNETTE.

Oh! vous me faites frémir!

THEOBALDI.

Tenez,.. ouvrez ce coffret, examinez les papiers qu'il renferme... et vous saurez qui, du comte ou de moi, méritait votre confiance.

JEANNETTE.

Oh! mon dieu!... serait-il possible!

LE VALET.

Monsieur, M. le comte vous demande.

THEOBALDI.

Moi?

LE VALET.

Il vous attend.

THEOBALDI.

Je vous suis... Jeannette, la preuve est là... (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

JEANNETTE seule. (*Elle est restée atterrée à la même place*).

JEANNETTE.

Que viens-je d'entendre! encore une fois, le soupçon! la douleur!... ah! Théobaldi, qu'avez vous fait!... si mon bonheur n'était qu'un songe, pourquoi m'avoir réveillée si tôt... C'est impossible... pourtant, ces mots terribles, je les entends encore... la preuve est là!... ah! je veux savoir.. (*Elle ouvre le coffret*), comme ma main tremble... je n'ose ouvrir... ô mon dieu! le malheur de toute ma vie est là, peut-être... Voyons... des lettres... d'une rivale, sans doute... non, celle-ci est de son père... Ce n'est pas cela... (*Elle va la rejeter, quand tout à coup elle s'arrête*). Je ne me trompe pas... c'est mon nom que je vois si souvent répété dans cette lettre... le père du comte saurait-il donc... (*Elle lit quelques mots*). « Mon fils, c'est trop longtemps sacrifier « votre père à un amour indigne de vous... quittez cette Jeannette... « avec un peu d'or, vous réparerez tout... Revenez au château... placé « entre le deshonneur ou la mort, votre père n'hésiterait pas... dans « huit jours, il faut que vous soyez marié ». Marié!.. Monsieur Dubreuil ne me croit pas la femme de son fils... Et le comte à pu consentir en cachant notre mariage à me faire passer pour sa maîtresse? à me livrer au mépris de sa famille? juste ciel!.. quel affreux soupçon?.. de son père, ou de moi, qui trompe-t'il? ah! malheureuse! que vais-je penser!.. mon mariage a été réel... un notaire... un prêtre... des témoins... ah! je comprends le sourire de Théobaldi... c'est l'enfer qu'il a mis dans mon sein... mais le supplice est au-dessus de mes forces... une heure encore il me tuerait... courons chez le comte... il faut qu'il parle... ou que je meure!

Au moment où elle va sortir, des pas précipités se font en-

tendre, et le comte dans le plus grand désordre, paraît; en l'apercevant, Jeannette pousse un cri : C'est lui ! elle recule, et va s'appuyer contre le bras d'un fauteuil... elle tremble... et sa pâleur doit peindre ce qu'elle souffre.

SCÈNE IX.

JEANNETTE, LE COMTE.

LE COMTE.

Une seule minute est à moi, Jeannette... Mon père que j'étais loin d'attendre... mon père arrive au château.

JEANNETTE.

Son père.

LE COMTE.

Évite ses regards... il ignore encore... je t'en supplie... rentre dans ton appartement, et jusqu'à son départ, promets-moi de ne pas sortir. (*Jeannette reste immobile, le comte s'aperçoit alors de sa pâleur.*) O mon Dieu, Jeannette, qu'as-tu ?

JEANNETTE.

Ton père arrive, dis-tu ? Eh bien ! pourquoi donc me cacherais-je ? que vient-il faire ici ? me chasser comme une vile créature... comme ta maîtresse enfin !

LE COMTE.

Tu sais...

JEANNETTE.

Mais il n'en a pas le droit... je ne fuirai pas devant lui... Je n'ai qu'un mot à lui dire : Monsieur, je suis sa femme... car je suis ta femme, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Jeannette... aie pitié de moi... (*à genoux*). je t'en supplie... évite les regards de mon père !

JEANNETTE.

Non, je veux rester... je veux l'attendre.

LE COMTE.

Tu nous perds.

JEANNETTE.

Pourquoi ! tu ne peux m'avoir trompée... car la foudre alors devrait t'écraser.

LE COMTE.

Qu'elle me frappe donc !

JEANNETTE.

Juste Ciel !

LE COMTE.

Mon cœur t'avait donné le titre d'épouse... mais les formalités étaient fausses... la crainte de mon père....

JEANNETTE.

Misérable! moi, aussi, j'ai un père... et je l'ai deshonoré!

(*En achevant ces mots, elle tombe sans connaissance... Le comte pousse un cri... la porte du fond s'ouvre et Theobaldi paraît au fond.*)

THEOBALDI.

Enfin...

(*La toile baisse sur ce tableau.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un salon d'entrée, deux portes à droite, une à gauche, une quatrième et une fenêtre dans le fond.

SCÈNE I.

THEOBALDI

THEOBALDI. (*Il sort par la porte de gauche, qu'il tient entr'ouverte en parlant.*)

Ne vous dérangez pas, Madame, je vous en prie. A tantôt. (*Il ferme la porte et vient en scène.*) En vérité le ton et les manières de cette madame Guimard sont d'un distingué... Jeannette ne pourra se défier d'elle ; elle ne soupçonnera jamais... non, non, le succès est assuré ; il ne fallait rien moins qu'une rencontre ici pour chasser de l'esprit du comte de Sancerre des souvenirs qui chaque jour deviennent plus dangereux ; parce qu'un héritage considérable est venu fort à propos pour sauver son père, il n'a plus voulu consentir au mariage projeté ; il a été assez faible pour ordonner secrètement des recherches, et sa famille effrayée s'est adressée à moi, à moi qui seul connaissais la retraite de l'amante délaissée. Eh bien ! je l'avoue, j'ai balancé : oui, j'ai été, il y a trois mois, bien assez vengé de ses dédains... Mais il a fallu choisir entre une contrainte par corps et la quittance de toutes mes dettes... Ma foi, j'ai dû me soumettre. L'heure avance, hâtons-nous d'aller retrouver Sancerre et ses amis... En sortant, je recommandrai à Dorothée la plus grande discrétion. (*Apercevant Dorothée qui entre par la seconde porte de droite.*) La voilà justement.

SCÈNE II.

THEOBALDI, DOROTHÉE.

DOROTHÉE.

Je vous croyais parti.

THEOBALDI.

Je quitte seulement votre maîtresse, et je vais rejoindre ces mes

sieurs, qui doivent trouver que je les fais bien attendre pour se mettre à table.

DOROTHÉE.

Ils s'y sont mis sans vous.

THEOBALDI.

Par exemple!

DOROTHÉE.

Vous êtes au petit salon vert du traiteur, c'est juste en face de nos croisées, n'est-ce pas? (*Elle lui montre la fenêtre vers laquelle elle se dirige.*)

THEOBALDI *la suivant,*

Oui.

DOROTHÉE *ouvrant la fenêtre.*

Regardez... Eh bien?

THEOBALDI.

Ce sont bien eux.

DOROTHÉE.

De la chambre voisine j'avais reconnu le colonel Francheville et le chevalier Delaunay. Voyez déjà que de bouteilles vides!

THEOBALDI.

Ils ont bien employé leur temps. (*A part.*) Bravo, le champagne doit être aujourd'hui mon auxiliaire: il faut qu'avant de venir ici, le cher comte ait perdu le peu de raison qui lui reste. (*On entend frapper précipitamment à la porte de la rue.*) Ah! P'on frappe chez vous.

DOROTHÉE.

C'est une jeune fille.

THEOBALDI *se remettant à la fenêtre qu'il avait déjà quittée.*

Est-elle jolie? (*Il regarde*) Que vois-je? (*Se retirant aussitôt de la fenêtre*) C'est-elle!

DOROTHÉE.

Qui?

THEOBALDI.

Jeannette.

DOROTHÉE *qui a quittée également la fenêtre.*

Jeannette.

THEOBALDI.

Sitôt.

DOROTHÉE.

Comme il ne faut pas qu'elle vous voie, sortez par l'escalier dérobé.

THEOBALDI.

La plus grande réserve avec elle.

DOROTHÉE.

Soyez tranquille.

THEOBALDI.

Songez bien, qu'au moindre soupçon, elle ne resterait pas ici une minute.

DOROTHÉE.

Elle monte.: Partez vite.

THEOBALDI.

Vous vous rappellerez le signal convenu, j'agiterai cette sonnette.

DOROTHÉE.

Oui, oui... Mais partez vite. (*Elle fait sortir Theobaldi par la première porte de droite qu'elle referme vivement.*)

SCÈNE III.

JEANNETTE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE apercevant Jeannette qui entre précipitamment par le fond.

Il était temps!

JEANNETTE.

Il ne me suivra pas jusqu'ici peut-être. (*apercevant Dorothee*) Pardon, Madame, si j'entre ainsi chez vous... C'est que...

DOROTHÉE.

Remettez-vous, mon enfant.

JEANNETTE.

Ah! je n'ai plus peur...

DOROTHÉE.

Peur... Que vous est-il arrivé?

JEANNETTE.

Oh mon Dieu!.. rien, Madame; mais depuis la rue du Mail, j'ai été poursuivie par un homme, un militaire je crois... Car, à peine si j'ai osé le regarder... Plus je marchais vite, plus il doublait le pas... Heureusement j'avais de l'avance sur lui... Mais en entrant dans la rue Neuve-des-Petits-Champs... il était déjà presque derrière moi... Effrayée, tremblante, j'ai détourné vivement la rue Sainte-Anne... Et votre porte qui s'est ouverte à mes coups redoublés, m'a mise à l'abri de la poursuite de cet inconnu.

DOROTHÉE.

Pauvre enfant! elle est encore dans une agitation.

JEANNETTE.

Je ne me suis pas trompée... C'est bien ici chez madame Guimard?

DOROTHÉE.

Oui Mademoiselle!

JEANNETTE.

Je suis cette ouvrière à laquelle on a écrit ce matin pour de la broderie...

DOROTHÉE.

Vous êtes Mademoiselle Jeannette?

JEANNETTE.

Oui, Madame.

DOROTHÉE à part.

Elle est vraiment très-bien, et je ne suis plus étonnée que ce comte y pense encore.

JEANNETTE.

Madame Guimard est-elle chez elle?

DOROTHÉE.

Elle est dans son appartement... Mais il vous faudra attendre un peu, mon enfant ; car ce n'est pas madame qui fait exécuter cette commande de broderie, c'est un fabricant de province de ses amis, qui va venir ici s'entendre avec vous. Vous êtes très habile, m'a-t-on dit, et vous brodez pour les premiers magasins de Paris.

JEANNETTE.

Oui, madame ; pour mademoiselle Céleste, rue Saint-Honoré... pour M. Martinot, à la Picarde.

DOROTHÉE *vivement*.

A la Picarde... ici près... c'est précisément là où l'on nous avait parlé de vous (*à part*) mais il n'est pas prudent qu'elle reste ici plus long-temps (*haut*) tenez, en attendant, je pourrais vous faire voir des échantillons.

JEANNETTE.

Avec plaisir.

DOROTHÉE.

Veillez m'accompagner... par ici (*elle ouvre la porte du fond*) passez mademoiselle.

(*Jeannette sort, mais elle rentre aussitôt en poussant un cri d'effroi.*)

JEANNETTE.

Ah!

SCÈNE IV.

DOROTHÉE, GEORGET, JEANNETTE.

DOROTHÉE *à Jeannette*.

Qu'avez-vous ?

JEANNETTE

Madame... cet homme... ce militaire, qui me suivait... il est là, dans l'antichambre.

GEORGET *sur le seuil de la porte*.

C'était bien elle !

DOROTHÉE.

Comment !

GEORGET (*entrant.*)

Jeannette !

DOROTHÉE.

Que voulez-vous ?

JEANNETTE *se serrant contre Dorothee*.

Grand Dieu !

GEORGET *avançant*.

Jeannette, n'ayez pas peur, c'est moi... c'est Georget.

JEANNETTE.

Georget ! il se pourrait ! Georget ! vous... attendez (*à Dorothee*) oui, oui, je le reconnais... c'est lui (*courant à lui*) Georget.

DOROTHÉE *à part*.

Fâcheuse rencontre !

JEANNETTE à *Dorothée*.

Madame, c'est un ancien ami, un compagnon de mon enfance...

DOROTHÉE à *part*.

Cette sotte de Julie qui l'a laissé entrer.

JEANNETTE.

Bon Georget!

GEORGET à *Dorothée*.

Madame, je vous demande bien pardon d'être entré comme ça chez vous, malgré votre domestique qui voulait m'en empêcher, mais j'avais cru reconnaître Jeannette, et pour la voir, lui parler... j'aurais passé dans le feu!

DOROTHÉE à *part*.

Grâce au ciel! il ne sait pas où il est.

GEORGET.

Mais, Madame, je ne resterai seulement que quelques minutes.

DOROTHÉE.

C'est bien, Monsieur... c'est bien... mademoiselle, je vais prévenir madame de votre arrivée, et tout à l'heure je viendrai vous chercher (à *part*) ça le fera partir (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

JEANNETTE, GEORGET.

GEORGET.

Je l'ai donc enfin retrouvée!

JEANNETTE, *allant à lui*

Georget... mon ami... que ta présence me fait de bien... pour la première fois depuis long-temps mon cœur a palpité de joie.

GEORGET.

Vous n'êtes donc plus heureuse?

JEANNETTE.

Vous!.. avec quelle froideur tu me parles, Georget, tu détournes les yeux... tu repousses ma main... ah! il sait tout, et lui aussi me croit coupable.

GEORGET.

Jeannette, vous pleurez?

JEANNETTE.

Comment retiendrais-je mes larmes, il ne me restait plus dans le monde entier qu'un ami... un seul... j'appelais son retour de tous mes vœux... il me comprendra, me disais-je... il me plaindra .. eh bien, il est revenu cet ami... le voilà... et son cœur aussi me méconnaît, me méprise peut-être.

GEORGET.

Vous mépriser!... oh! non, avant j'avais besoin de vous voir, de vous entendre... j'aurais donné toute ma vie pour nous trouver un moment, là, seuls tous les deux... à présent je saurai si les apparences...

JEANNETTE.

Oui, les apparences... elles me condamnent.

GEORGET.

Un moment, mettez-vous à ma place et jugez... après avoir passé plus

d'un an en garnison à l'île Bourbon, d'où je ne pouvais donner de mes nouvelles à personne, on nous renvoya en France; aussitôt débarqué, je demandai à mon capitaine un congé, je partis bien vite pour Paris... le jour même de mon arrivée, sans me reposer, je cours chez la baronne, mais là... plus personne... on m'envoie au château de Sancerre... je demande la comtesse... on me rit au nez... c'est Jeannette que vous voulez dire, me répond un valet, l'ancienne maîtresse de monsieur le comte... insolent! c'est sa femme; pour n'être pas plus au courant de ce qui se passe d'où arrivez-vous? Jeannette était une jolie fille qui pour céder à l'amour du comte mit la condition que pendant un an, et en petit comité, elle jouerait le rôle de comtesse et de femme légitime... La foudre était tombée sur moi.

JEANNETTE.

Tu as pu croire?...

GEORGET.

Enfin, je me remis, et mon premier mot fut, où est-elle! parbleu, où vont toutes les jolies femmes, à Paris... Elle est peut-être encore mariée à bail à quelque marquis ou baron... la dessus il ferma la grille et disparut.

JEANNETTE.

Infâme calomnie! c'est-elle qui m'a perdue!

GEORGET.

Je revins à Paris... à tout prix je voulais vous rencontrer... mais depuis plus d'un mois, toutes mes courses avaient été vaines, et je me désespérais.. enfin, le hasard m'a placé sur votre passage... à présent, Jeannette... parlez, j'oublie tout ce qu'on m'a dit: tout ce que j'ai soupçonné... tiens, depuis que je t'ai revu, mes idées ne sont plus les mêmes... non, je ne peux plus croire... on dit que les yeux sont le miroir de l'âme... Jeannette, la tienné doit être bien belle encore.

JEANNETTE.

Bon Georget... je reconnais ton cœur... mais que te dirais-je?... une heure après la découverte de l'affreuse vérité, j'étais loin du château de Sancerre... une fois à Paris je trouvai de l'ouvrage chez M. Martinot, que j'avais connu chez la baronne de Volney, et auquel je dois la commande que je viens recevoir ici... j'avais écrit à mon père, et son silence m'avait assez dit qu'il me défendait de revenir au village... résignée à mon malheur, j'ai travaillé, mais que de fois, en pensant à mon père, à ma sœur, à toi, Georget, j'ai baigné de pleurs le pain, fruit de mes veilles, et pendant ce temps on n'a pas craint de calomnier mon infortune... on m'a faite infâme mon ami... lâchement trahie; abandonnée... je n'ai d'autres preuves de mon innocence que mes sermens, mes larmes... comme mon père, tu refuseras d'y croire... pourtant tu dois te rappeler mon projet de quitter Paris, la lettre du comte, la signature de mon contrat... Georget, tu étais alors près de moi, tes regards ne m'ont pas quittés... ah! sur ta conscience, Georget, étais-je ou complice ou victime.

GEORGET.

Ah! tiens, tu serais même coupable que je pourrais pas résister à cette voix là... Mais je te crois innocente... Tu me le jures... Un serment de Jeannette, c'est sacré pour moi... Ah! quel poids tu m'as ôté... A

présent, compte sur un ami, qui ne t'abandonneras jamais..: Ton père a refusé de te recevoir, tu n'a pas osé retourner seule au village... Eh bien ! ton ami, ton frère, t'y ramènera... Cette commande que tu venais chercher..: il faut la refuser... car vois-tu, cette semaine, demain peut-être... nous partirons.

JEANNETTE.

Demain !

GEORGET.

Oui. (*A part.*) Car si d'ici-là je trouve le comte, il faut qu'il me paye toutes les larmes, toutes les douleurs de ma Jeannette.

SCÈNE VI.

LES MÈMES, DOROTHÉE.

DOROTHÉE *au fond.*

Encore ici... Et ces messieurs qui vont venir. (*à Jeannette*) Ma chère demoiselle, madame désire vous parler.

JEANNETTE.

Je suis à vos ordres.

DOROTHÉE.

Mon cher Monsieur, vous n'avez sans doute plus rien à dire à mademoiselle ?

GEORGET.

Je vous comprends, madame, et je m'en vas. (*Bas à Jeannette*) Écoute Jeannette, tu n'a qu'un refus à donner... Ça ne sera pas long... Je t'attendrai en bas... et comme il est tard... je te reconduirai jusqu'à ta porte.

JEANNETTE.

Oui, mon ami. (*Du bruit au dehors.*)

GEORGET.

Oh ! v'là du monde.

DOROTHÉE.

Ce sont eux... Entrez, Mademoiselle ; Madame, vous attend. Et vous, Monsieur.

GEORGET.

Je pars.

DOROTHÉE.

Pas par là..: Tenez descendez cet escalier, une porte est au bas, qui ouvre sur la rue.

GEORGET.

Que de cérémonies..: C'est extraordinaire... Au revoir.

JEANNETTE.

Au revoir.

DOROTHÉE *fermant la porte sur Georget.*

À présent, venez, Mademoiselle.

SCÈNE VII.

LE COMTE, FRANCHEVILLE, DELAUNAY, THEOBALDI,
UNE DOMESTIQUE.

FRANCHEVILLE.

Allons donc, cher comte, je crois, dieu me pardonne que tes genoux tremblans se dérobent sous toi.

DELAUNAY.

Theobaldi payait le diner, et certes il n'a pas épargné le Champagne.

THEOBALDI.

Ah ! mon ami, sept bouteilles pour quatre, c'est on ne peut plus modeste (*Bas à la domestique*) Qu'on se tienne prêt. (*haut*) Mariette, le petit salon est disposé, n'est-ce pas, commande le punch, et annonce nous. (*Le domestique sort.*)

FRANCHEVILLE.

C'est cela... honneur au Maëstro... il s'entend à merveille à arranger une partie... je vois que rien n'y manque... allons, mon cher comte... le Champagne, n'a-t-il donc d'influence que sur tes jambes... De la gaité, vive dieu ! fait comme moi, au diable la raison, nous la reprendrons demain à la porte avec notre gravité.

LE COMTE.

En vérité, Messieurs, je me suis laissé conduire, comme un enfant.. Mais sur l'honneur, je ne sais pas où nous sommes.

FRANCHEVILLE.

Comment, vraiment, tu ne te reconnais pas ?

DELAUNAY.

Avant ton amour romanesque, nous avons passé dans cette maison de bien joyeux instans.

LE COMTE.

En effet, je me rappelle... Eh ! quoi, Messieurs !

FRANCHEVILLE.

Ah ! récrie-toi tant que tu voudras... Mais tu es entré ici avec nous, et tu n'en sortira qu'avec nous... Sancerre, nous avons voulu te guérir d'une misanthropie ridicule pour un homme de ton âge, et de ton rang.

THEOBALDI à part.

Sans le savoir, Francheville, me sert à merveille.

LE COMTE.

Mais je ne veux pas.

DELAUNAY.

Si tu nous quittes, nous te perdons de réputation.

FRANCHEVILLE.

Eh ! Messieurs, quelques instans encore et il suivra gaiement notre exemple... Pas de fausse honte, mon cher... Rappelle-toi ces nuits de fêtes et de joie, dont tu étais toujours le héros... Véritables nuits de la régence, nuits de punch, de plaisir et d'amour.

LE COMTE.

Oui, oui, vous avez raison... j'ai besoin de tout cela pour m'étour-

dir, ce ne sont plus d'aimables distractions qu'il me faut; pour éteindre ma raison, pour étouffer mes remords; ivresse, orgie, orgie complète, voilà ce qu'il me fallait... Honneur à vous qui l'avez deviné. Mais pourquoi donc tarder, allons Theobaldi, du vin, du plaisir, 'des chansons et du bruit... Si mon cœur est triste encore, ma tête, ma tête sera folle. *(Il tombe sur un fauteuil.)*

FRANCHEVILLE.

Sa tête... je crois qu'elle n'y est déjà plus.

THEOBALDI.

Laissons-lui le temps de se remettre et allons préparer le punch.

FRANCHEVILLE.

Venez, Messieurs, il faut que la guérison soit complète.

THEOBALDI *agitant la sonnette.*

Pauvre Jeannette! revois-le donc pour la dernière fois.

SCÈNE XII.

LE COMTE, puis JEANNETTE.

LE COMTE *se levant.*

Eh bien ! Messieurs, votre joie s'éteint déjà... Où sont-ils donc ? Je suis seul... Ils sont au salon, sans doute... suivons-les... Les suivre... ah ! Frédéric, tu t'abuses... pour toi l'ivresse n'est pas l'oubli... Jusque dans cette maison, où ils m'ont entraîné... au sein de ces plaisirs qu'ils me promettent... elle sera toujours là, cette image chère et cruelle... Jeannette... oui, Jeannette... ah ! comment ai-je osé prononcer ici le nom de cet ange de pureté, de vertu... son souvenir me rend la raison... je ne la perdrai plus... Sortons. *(Il fait un mouvement pour sortir.)*

JEANNETTE *s'approchant.*

Monsieur, c'est vous, m'a-t-on dit...

LE COMTE.

Que vois-je ?

JEANNETTE.

Me trompais-je ?

LE COMTE.

Grand Dieu ! est-ce un rêve ? ou ma raison s'égaré-t-elle encore ?

JEANNETTE *avec effroi.*

Frédéric !

LE COMTE.

Oh ! non, c'est impossible... Mademoiselle, dites-moi... oh ! dites-moi que je suis le jouet d'une affreuse illusion... Pour Dieu ! dites-moi que vous n'êtes pas Jeannette.

JEANNETTE.

Encore un piège ! Que voulez-vous donc de moi, Monsieur ? ne m'avez-vous pas rendue assez malheureuse ?

LE COMTE.

C'est elle ! elle ici...

JEANNETTE.

A quel nouvel outrage me destinez-vous ? est-il une douleur dont je n'aie été abreuvé ? tout n'a-t-il pas été pour moi piège et déception ? mon titre d'épouse ne fut qu'un mensonge, mon titre de mère, qu'un espoir que le ciel a détruit... Seule, sans appui, sans consolation sur la terre, ne m'y laisserez-vous donc pas au moins finir en paix une existence que vous avez empoisonnée ?

LE COMTE.

Des reproches... Malheureuse ! avez-vous donc maintenant le droit de m'en adresser ? quand agité sans cesse par votre souvenir et mes remords, mon cœur vous regrettait, vous, Jeannette, vous vous êtes précipitée dans la route du vice !

JEANNETTE.

Oh ! mon Dieu !

LE COMTE.

Et lorsque, libre de moi, je voulais réparer ma faute, racheter mon crime, où vous trouvai-je ? dans une maison de débauche, où, moi, j'ai rougi d'entrer !

JEANNETTE.

Horreur !

LE COMTE.

Ils ne m'avaient pas trompé, ceux que j'appelais tes calomniateurs... Je devrais bénir le hasard qui arrache enfin le bandeau qui m'aveuglait encore, et pourtant le désespoir, la rage sont dans mon cœur... Mais je briserai ce lien maudit dont je sens encore l'étreinte... oui, pour ôter tout retour à ma faiblesse, il me faut un éclat... un scandale... je le veux... mes amis sont là, je veux qu'ils te voient... je veux qu'ils sachent, pour qu'ils le répètent à tous, à quel degré d'infamie tu n'as pas craint de descendre.

JEANNETTE.

Juste ciel !... Frédéric, Frédéric, revenez à vous.. ! regardez-moi... je suis Jeannette... je suis innocente... j'ignorais, je le jure devant Dieu... Frédéric, par grâce, tuez moi... tuez moi... mais ne me déshonorez pas.

LE COMTE.

Viens... viens, te dis-je.

JEANNETTE.

Ah ! au secours... au secours... pitié... pitié personne ne viendra-t-il à mon aide. (*Ici la petite porte est enfoncée et Georget paraît*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGET.

GEORGET.

Jeannette, me voilà.

JEANNETTE.

Georget ! ô mon Dieu ! je suis sauvée !

GEORGET.

Le comte... cette fois il ne t'aura pas outragée impunément. (*Il tire son sabre.*)

LE COMTE tirant son épée.

Misérable! tu oserais.

GEORGET.

Vous punir... en garde, M. le comte, mon sabre ne connaît pas les titres de noblesse.

JEANNETTE.

Georget!

GEORGET la repoussant.

Laisse-moi.

JEANNETTE tirant la sonnette.

Au secours!

LE COMTE tombé.

Ah!

SCÈNE X.

LES MÊMES, THEOBALDI, FRANCHEVILLE, DELAUNAY,
DOROTHÉE.

JEANNETTE.

Accourez!.. accourez!.. (*apercevant le comte à terre*) Ah! (*Elle tombe évanouie dans les bras de Georget.*)

FRANCHEVILLE.

Un meurtre!

THEOBALDI à part.

Diab!e, cela pourrait me compromettre.

DOROTHÉE.

Il respire encore.

FRANCHEVILLE.

Assurons-nous de son assassin.

GEORGET.

Assassin... Vous vous trompez, Messieurs, j'ai joué bravement ma vie contre la sienne. (*Il dépose Jeannette évanouie sur un fauteuil.*)

(*La Toile tombe sur ce Tableau.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

(*Le rideau d'attente doit se lever sur le tableau pris d'une veillée de village. Les femmes assises sur des chaises filent au rouet, à la quenouille, dévident du fil, tricotent des bas, etc. Les hommes assis sur des bancs, les jeunes garçons et les enfants assis par terre tressant des paniers ou des corbeilles. Tous pourtant ne doivent pas travailler; plusieurs ont suspendu leur ouvrage, pour écouter Raimond, qui, assis au milieu du cercle, va lire à haute voix une lettre qu'il tient à la main. Louison*

debout une main appuyé sur le dos du fauteuil de son père, regarde du côté de la porte du fond avec un sentiment de curiosité mêlé d'impatience. Une lanterne suspendue éclaire le tableau.

(Le théâtre représente le même décor qu'au deuxième tableau du premier acte).

SCÈNE I.

RAIMOND, LOUISON, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES DE TOUT AGE

RAIMOND *à part.*

Quelques instans encore... elle sera justifiée... je serai le plus heureux des pères... O délicieuse veillée! ton souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur.

LOUISON.

Mon père... Il ne vient pas ce Maclou... Tant pire pour lui... Lisez sans qu'il y soit.

RAIMOND.

Au fait, il y a assez long-temps que nous l'attendons.

LOUISON.

Voyons, voyons, commencez, mon Père... Nous sommes impatiens d'connaitre ces bonnes nouvelles de ma sœur.

RAIMOND.

Écoutez, écoutez-moi tous.

LOUISON.

Chut. Là-bas.

RAIMOND.

Cette lettre est d'un négociant respectable de Paris. (*Il lit.*) « Monsieur, (*s'arrêtant et essuyant ses yeux.*) Ah! la joie aussi a ses larmes. (*reprenant.*) Monsieur, daignez m'excuser si j'ai différé de quelques jours de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Les renseignemens que vous me demandez étaient si délicats, et d'une si haute importance, que j'ai cru ne devoir les donner qu'après m'être convaincu de leur exactitude. Que de peines vous vous seriez épargnés si vous aviez eu plus de confiance dans les assertions de Jeannette. Pourtant plus d'un père, et moi tout le premier, j'en fait l'aveu, aurait agi comme vous l'avez fait. Comme vous, j'aurais craint d'acquérir la preuve de mon malheur. L'incertitude quelquefois est une consolation... (*parlant.*) Oh! oui, il dit vrai, je l'ai souvent éprouvé (*lisant.*) Plus d'inquiétude, plus de crainte, réjouissez-vous... Votre fille, votre Jeannette n'a pas cessé un instant d'être digne de son père depuis l'infâme complot dont elle a été l'innocente victime; depuis trois mois enfin, retirée dans une modeste chambre du faubourg Saint-Martin, résignée à son sort, ne proférant jamais une plainte, Jeannette jouit de l'estime de tout ceux qui, comme moi, lui procurent de l'ouvrage. C'est un modèle de courage et de vertu.

LOUISON *pleurant.*

Ma pauvre sœur!

RAIMOND *continuant de lire.*

« Hâtez-vous, Monsieur Raimond, hâtez-vous de la rappeler à vous, elle fera avec votre autre fille le bonheur et l'orgueil de votre veillesse... »

Signé MARTINOT, à la Picarde.

LOUISON *sautant au cou de Raimond.*

Cette pauvre Jeannette... J'étais bien sûre...

RAIMOND *donnant la lettre à ceux qui l'entourent.*

Tenez, mes amis, tenez; voyez vous-mêmes la preuve irrécusable de l'innocence de ma fille?

LOUISON.

Mon père, il faut tout de suite écrire à ma sœur... Qu'elle ne reste pas davantage à Paris... Qu'elle revienne avec nous.

RAIMOND.

Oui, Louison, oui ma fille.

LOUISON.

Au moins elle pourra être ici pour mon mariage.

RAIMOND.

Ah! mon enfant, ce mariage-là ne me fait plus que du plaisir à présent, mais ce matin je n'y pensais qu'avec peine... J'avais peur qu'un jour ton mari put te reprocher... Allons, éloignons toute idée qui nous rappelle de tristes souvenirs... Mais ce Maclou... Que fait-il... Qu'est-il devenu?

UN VILLAGEOIS.

Le v'là.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MACLOU.

RAIMOND.

Arrive donc, mon ami.

MACLOU *entrant tout embarrassé, tout triste.*

Bonsoir tout le monde.

LOUISON.

C'est ben heureux. Ah! mon Dieu!.. Maclou!.. Quéqué't'as... T'es tout pâle et tout jaune.

MACLOU.

Moi! ah!.. c'est que j'ai couru... c'est le sang, et puis je viens de loin.

RAIMOND.

D'où viens-tu donc?

MACLOU.

De la petite ferme du père Ditman.

LOUISON.

Quoi y faire?

MACLOU.

Parler à quelqu'un.

RAIMOND.

A qui?

MACLOU.

Ah! dame, ça peut pas se dire comme ça.

RAIMOND.

Tu nous effrayes.

MACLOU.

Oh! y n'faut pas vous effrayer... c'est pas un malheur... quoique pourtant.. vous seriez peut-être un brin fâché.. mais voyez-vous, monsieur Raimond... ça ne pourra pas durer long-temps... parce que... vous avez un bon cœur... et que rien qu'en voyant cette pauvre créature...

RAIMOND.

Je ne te comprends pas.

MACLOU.

Eh ben... c'est une femme... non une jeune fille... c'est... c'est Jeannette là... Jeannette qui vous demande son pardon.

RAIMOND.

Tu l'as vu, tu lui as parlé?

MACLOU.

Vous lui pardonnez t-y?

RAIMOND.

Que parles-tu de pardon, elle n'en a plus besoin.

MACLOU.

Vrai!

RAIMOND

Où est-elle? où est-elle?

MACLOU.

Là tout près.

RAIMOND.

Là...

MACLOU *appelant.*

Jeannette!

RAIMOND.

Jeannette! ma fille!

JEANNETTE *accourant et tombant aux genoux de son père.*
Mon père!..

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEANNETTE.

RAIMOND *relevant Jeannette.*

Ma Fille! sur mon cœur! (*L'embrassant.*) Chère enfant!
LOUISON *allant à Jeannette tout en pleurant, pour l'embrasser aussi.*

Jeannette!..

JEANNETTE.

Ma sœur!

MACLOU *à part.*

Si je m'attendais à cet accueil-là, par exemple!

JEANNETTE.

Mon père ! ce n'est point un rêve, je suis dans vos bras. Oh mon Dieu ! toutes mes peines sont oubliées... Mon Dieu ! je suis bien heureuse.

LOUISON.

Mais que je t'embrasse donc aussi à mon tour.

JEANNETTE.

Ma bonne sœur ! et vous tous, mes amis !

RAIMOND *apercevant le bailli, et courant au-devant de lui.*

Ah ! venez, venez, M. le bailli.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE BAILLI.

RAIMOND.

Venez prendre part à notre félicité... ma Jeannette ! elle est revenue... elle est ici... la voilà !

LE BAILLI *froidement, à Jeannette qui s'est élançée vers lui en faisant une révérence respectueuse.*

Je vous salue.

RAIMOND.

Mais Monsieur le bailli, vous ne savez pas tout... sa conduite nous est connue... elle est justifiée amplement... cette lettre nous prouve son innocence... un homme respectable, digne de foi, m'atteste que ma fille a toujours mérité la tendresse de son père. Ah ! Monsieur le bailli, félicitez-la donc aussi de son arrivée... Comme moi ne serez-vous pas joyeux de la voir tout à l'heure mettre son nom au bas de l'acte des fiançailles que vous avez dressé vous-même pour sa sœur et votre filleul. Ah ! Monsieur, vous avez été témoin de mes douleurs, de mes angoisses, partagez donc aussi ma joie et mon bonheur.

LE BAILLI *à part.*

Sa joie... son bonheur... je viens détruire tout cela.

RAIMOND.

Mais vous restez muet, immobile... que penser de cet étrange accueil... répondez, Monsieur, répondez-moi.

LE BAILLI.

Quand nous serons seuls.

RAIMOND.

Seuls !

JEANNETTE *courant à Louison.*

Louison !.. il me glace !..

LE BAILLI.

Veillez me conduire dans votre chambre

RAIMOND.

Dans ma chambre ?

LE BAILLI *à mi-voix.*

Vous me saurez gré de ma discrétion.

RAIMOND.

Je suis à vos ordres , Monsieur.

LE BAILLI.

Montons.

RAIMOND *à part.*

Quel est donc ce mystère?

MACLOU *à part.*

Est-il étonnant, mon parrain.

(Raimond et le bailli montent l'escalier: ils disparaissent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, *exceptés* RAIMOND et le BAILLI.

MACLOU *à part.*

Pourquoi diable vent-il lui parler à lui tout seul ?

LOUISON.

C'est ben singulier , ça.

JEANNETTE.

Que penser ?

MACLOU *à part.*

Oh ! quelle idée... oui , j'y suis... c'est ça.

JEANNETTE.

Maclou , tu saurais le motif de cet entretien mystérieux ?

LOUISON.

Tu le sais-ty, heim ?

MACLOU.

Pardi c'est tout simple à deviner : ne vous tourmentez pas... ni vous non plus , vous autres ; c'est vrai , ils ont déjà la mine longue comme not' cloche. V'là ce que c'est : mon parrain le bailli , qu'est liardeur et intéressé en diable , avant de signer notre acte de fiançailles , aura encore voulu savoir ce que Louison m'apportait en dot , et v'là tout.

LOUISON.

Au fait , ça doit être ça...

JEANNETTE.

Je respire.

MACLOU.

Je vous demande un peu à quoi bon s'occuper de tout ça... quelques écus de plus ou de moins , ça ne fait rien à l'amour ; ma Louison , rien que ma Louison , v'la tout ce que je demande.

LOUISON.

Tiens, c'est comme moi donc... c'est pas pour ta forge que je t'aime... je veux que mon Maclou... rien que mon Maclou.

MACLOU *lui frappant fort dans la main.*

Vrai!

LOUISON, *retirant vivement sa main.*

Oh! tu m'as fait mal.

MACLOU.

Ah! bah!

LOUISON *lui tendant la main.*

Au fait... tiens... c'est égal... retape encore... c'est signe que tu m'aimes ben..

MACLOU *lui prenant les mains dans les siennes.*

Ma bonne Louison!

JEANNETTE *à part.*

Qu'elle est heureuse.

MACLOU *qui a embrassé la main de Louison.*

Dis donc Louison... de nous voir comme ça tous les trois, ça me fait penser que dans le temps nous étions quatre... c'pauvre Georget...

LOUISON.

Chut!...

MACLOU.

Y s'est peut-être fait tuer là bas pour se consoler.

LOUISON.

Mais, tais-toi donc...

MACLOU.

T'as raison... je vais parler d'autre chose... dites donc vous tous, à présent que nous v'là content tout-à fait... si pendant qu'ils sont là haut, nous nous amusions un peu nous autres.

LOUISON.

A quoi?...

MACLOU.

Oh! une bonne idée... je vais chanter cette ronde que j'savons tous.

TOUS.

C'est ça, c'est ça...

MACLOU.

Eh ben! je commence.

Le Bailli qui a paru au haut de l'escalier, l'appelle fortement.

LE BAILLI.

Maclou!...

MACLOU.

Quoi?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE BAILLI.

JEANNETTE.

Monsieur le Bailli?...

MACLOU *apercevant le bailli au haut de l'escalier.*
Tiens, c'est mon parrain.

LE BAILLI.

Monte.

MACLOU.

Moi, parrain... C'est que j'vas leurs z'y chanter une ronde.

LE BAILLI.

Fais ce que je t'ai dit.

MACLOU.

Oui, mon parrain. (*à Louison*) C'est embêtant,
LOUISON *à Maclou qui s'avance vers l'escalier*:
Dépêche-toi, tu seras plutôt revenu.

LE BAILLI.

Vous aussi, Louison.

LOUISON.

Moi, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Raimond vous demande tous les deux.

LOUISON.

Qu'est-ce que ça veut dire, (*aux villageois*), attendez vous autres.
LE BAILLI *aux villageois*.

Quant à vous, habitans de ce village, la veillée ne se continuera pas...
que chacun retourne chez soi.

MACLOU.

Mais non, mon parrain.

LE BAILLI.

Telle est la volonté de monsieur Raimond.

UN VILLAGEOIS.

Obéissons, mes amis...

MACLOU *à Louison sur les premières marches de l'escalier*.

Au fait, dis donc, c'est mauvais signe, ça...

LE BAILLI.

Allons, Louison, Maclou.

MACLOU.

Nous v'là...

LE BAILLI.

Entrez...

Maclou, Louison, le bailli entrent chez Raimond, et les villageois sortent par le fond, emportant avec eux leur ouvrage..

SCÈNE VII.

JEANNETTE.

JEANNETTE.

Plus personne!.. Seule!.. et pas un mot qui puisse m'expliquer cet étrange changement!.. O mon Dieu! le bailli aurait-il donc appris... L'accueil que j'avais reçu d'abord... Ne l'ai-je dû qu'à l'ignorance où l'on était encore du funeste événement qui a précipité mon retour? Le bailli l'a su peut-être... Mais comment... par Theobaldi... Oh! non... Si la haine de cet homme n'eût pas cédée à la pitié, il ne m'aurait pas soustraite au sort que je ne pouvais éviter après cette fatade soirée de honte et de sang? Et... Je l'accuse à tort... C'est à lui que je dois d'avoir conservé l'honneur!.. la liberté!.. D'avoir embrassé mon père... C'est à lui que je dois le repos... la tranquillité de mon âme... Ne m'a-t-il pas répondu de Georget... Georget, cher et fidèle ami, je t'ai laissé à Paris... sans crainte... sans inquiétude...; tu devais être bientôt

libre... , car la famille du comte de Sancerre renonçait à donner suite à ce duel, légitimé par les outrages du comte, dont la vie d'ailleurs était hors de tout danger... Mais quel soupçon!.. quelle horrible idée!.. Si la blessure du comte avait été plus dangereuse qu'on ne l'avait cru d'abord... Si la mort... O Georget... malheureux Georget... Et personne ne descend... Affreux supplice!.. Ah!.. La porte s'ouvre... L'on vient... C'est... Maclou... Ma sœur.

SCÈNE VIII.

MACLOU, LOUISON, JEANNETTE, *ensuite le BAILLI.*

MACLOU *paraissant le premier sur l'escalier.*

Dieu de Dieu... C'est-i-ben possible.

LOUISON *pleurant.*

Sommes-nous malheureux!

JEANNETTE.

Ils pleurent!

MACLOU *qui a descendu l'escalier.*

Qu'est-ce qui jamais aurais dit ça.

JEANNETTE *courant à Louison, à Maclou, qui sont en scène.*

Pourquoi ces larmes... Parle ma sœur, parle... (*Louison s'éloigne en pleurant*) Elle s'éloigne sans vouloir me répondre, Maclou... Aie pitié de moi.

MACLOU *s'éloignant aussi.*

J'peux pas... va-t-en.

JEANNETTE.

Miséricorde! ne dois-je plus douter... (*Appervevant le bailli qui vient de descendre*) Ah! Monsieur le bailli... Au nom du ciel... par grâce... Eclaircissez cet horrible mystère.

LE BAILLI *s'éloignant de Jeannette.*

Laissez-moi.

JEANNETTE *s'adressant à tous trois.*

Eh quoi! mes pleurs... mon désespoir ne vous touchent pas... Répondez, répondez-moi donc?... Vous vous taisez toujours... Je ne puis rester plus long-temps dans l'état où je suis... Mon père est là haut...

LOUISON.

Jeannette?

JEANNETTE.

Il me dira tout, lui... J'y cours...

LOUISON.

N'y va pas Jeannette, n'y va pas.

JEANNETTE *déjà au bas de l'escalier.*

Dût sa colère m'insultir, je veux y aller. (*Elle entre.*)

LOUISON.

Elle me fait trembler!...

LE BAILLI.

Allons, Maclou, partons.

LOUISON.

Ah ! pas encore... Attendez... Ne me laissez pas seule... Ma sœur, ma pauvre sœur.

MACLOU.

V'là qu'ta compassion d'elle, toi ; quand c'est-elle qui fait manquer notre mariage.

LOUISON.

Elle est ma sœur ! Ah ! je vous en prie, ne vous en allez pas, monsieur le bailli, elle est là haut près de mon père... Vous savez comme il est...

MACLOU.

Le fait est que j'ai jamais vu le père Raimond comme ça.

LOUISON.

Qui sait le malheur qui la menace.

JEANNETTE *pousse un cri aigu de la chambre de Raimond.*

Ah !...

LOUISON.

O mon Dieu !...

MACLOU.

Jarni !

JEANNETTE *paraissant sur l'escahier.*

Ah ! (*Descendant vivement dans le plus grand trouble les cheveux épars.*) Maudite... maudite...

LOUISON.

Juste ciel !

JEANNETTE.

Maudite par mon père !

LOUISON *courant à elle.*

Ma sœur !

JEANNETTE.

Fuis... fuis loin de moi, fuyez tous.

LE BAILLI.

L'infortunée !

JEANNETTE.

Mais non... C'est à moi de fuir... de quitter ces lieux. (*à Louison et à Maclou.*) Laissez-moi...

LE BAILLI *allant à Jeannette pour la retenir.*

Jeannette !

JEANNETTE.

Vous me retenez... Vous ne savez donc pas... Il m'a défendu de rester ici davantage... Il me renvoie... Il me chasse... Et pourtant je ne suis pas coupable... Non, mes amis... Non... Croyez-moi, vous du moins... Je ne suis pas coupable... C'est par ruse... Par supercherie... que je me suis trouvée dans cette infâme maison... Je suis la cause innocente des dangers qui menacent Georget... Mais, monsieur le bailli... Les avis que vous avez reçus sont-ils bien exacts ! Georget, le pauvre Georget, n'y a-t-il aucun espoir.

LE BAILLI.

Je ne puis répondre.

JEANNETTE.

Oh!... Non... Il n'y en a plus, mon père me l'a dit... On désespère des jours de son adversaire... En butte au ressentiment d'une famille puissante, il est perdu... Perdu sans retour... Malheureuse que je suis! Ah! laissez-moi... J'ai mérité mon sort... La malédiction de mon père... Ne me retenez pas davantage... L'anathème, le fatal anathème pourrait vous atteindre aussi.

LOUISON.

Ma sœur, reviens à toi, nous allons trouver mon père, nous lui demanderons grâce.

LE BAILLI.

Oui... Oui... Et nous l'obtiendrons.

MACLOU.

Courons-y.

LE BAILLI montrant Raimond qui sort de chez lui et qui descend lentement l'escalier.

Il vient!...

JEANNETTE.

Qu'il ne me voye pas?

LE BAILLI la retenant.

Restez.

SCÈNE IX. LES MEMES, RAIMOND.

Raimond a descendu lentement l'escalier... Il est triste, abattu, il vient en silence occuper le milieu de la scène. Jeannette, comme par un mouvement naturel, a fait quelques pas pour courir auprès de lui en balbutiant, mon père! Mais retenue soudain par le fatal anathème lancé sur sa tête elle s'est arrêtée glacée de crainte et d'effroi, retombe à deux genoux et les mains jointes. Louison, Maclou et le bailli lui-même sont restés à leurs places, immobiles, interdits. Après un moment de silence, Raimond va à Jeannette et lui prend la main. Jeannette frémit de tous ses membres.

RAIMOND à Jeannette.

Relevez-vous... Ne tremblez pas, ce n'est pas un juge qui vous parle, c'est votre père.

JEANNETTE.

Mon père!

RAIMOND.

Oui, ton père... (lui ouvrant les bras dans lesquels se précipite Jeannette.) Ton père, qui reprend sa fille et la reçoit dans son sein plutôt que de la vouer à la misère, et peut-être à l'infâmie.

JEANNETTE.

Mon père!

RAYMOND.

O mon Dieu je rétracte mon affreux anathème ; je n'étais pas à moi quand ma bouche trop cruelle l'a lancé sur la tête de mon enfant.

JEANNETTE.

Mou père ! je ne l'avais pas mérité.

RAIMOND.

Tais-toi , j'ai pardonné.

MACLOU à Louison.

Pleure plus , va... Ça s'arrangera aussi pour nous.

RAIMOND au bailli.

M. le bailli , veuillez prendre ce papier , et avoir la bonté de me rédiger un acte d'après les dispositions que je fais à la hâte , et dans le désordre de mes idées.

LOUISON *qui est passée auprès de sa sœur et de Maclou.*

Ma bonne sœur.

LE BAILLI , *qui a jeté les yeux sur le papier que lui a remis*

Raimond

Que vois-je , vous auriez l'intention...

RAIMOND.

Je le dois ; monsieur le bailli , je vous en prie , ne tentez pas de me faire changer de résolution... Vos efforts seraient vains... Je le répète , c'est un devoir que les circonstances m'imposent.,. je le remplirai... allons , à demain , de bonne heure...

LE BAILLI.

Vous serez obéi.

RAIMOND.

Maclou.

MACLOU.

M. Raimond.

RAIMOND.

Il est temps de te retirer , mon garçon.

MACLOU.

Oui , M. Raimond.

RAIMOND.

Allons , adieu , mon ami.

MACLOU.

Adieu , Monsieur Raimond : à demain.

RAIMOND.

Oui , pour recevoir nos adieux.

MACLOU.

Vos adieux !

RAIMOND.

Ton parrain te mettra au fait.

MACLOU.

Mais qu'est-ce qu'y a donc encore ?

LE BAILLI *entraînant Maclou.*

Viens , suis-moi. (*En s'en allant.*) Pauvre M. Raimond !

(*Le bailli et Maclou sortent par le fond.*)

SCÈNE X.

RAIMOND, JEANNETTE, LOUISON.

Pendant la fin de la scène précédente, Jeannette est restée seule sur une chaise, attérée par la douleur. Raimond s'approche d'elle.

RAIMOND.

Ma fille ! calme une douleur qui maintenant ne pourrait rien réparer... je te donnerai l'exemple du courage. Mes enfans, nous allons partir.

JEANNETTE, LOUISON.

Partir !!

RAIMOND.

Demain, au point du jour, nous quitterons le village ; nous abandonnerons cette ferme où je suis né, et où je croyais mourir... il le faut, car vois-tu, Jeannette, ton séjour en ces lieux serait pour toi un supplice de tous les instans.

JEANNETTE.

Impitoyable destinée ! innocente, je suis pour tous un objet de mépris et de honte.

RAIMOND.

Baisser les yeux devant chaque regard ; rougir à chaque rencontre ! Je veux t'épargner ce tourment, pour toi, pour nous qui avons aussi notre part dans ton malheur.

JEANNETTE.

Oh ! mon père, restez ! restez dans ce village où vos vertus vous ont acquis l'estime et la vénération de tous... Laissez-moi fuir, fuir seule.

RAIMOND.

Nous partirons tous les trois. Mais quelques heures nous restent, profitons-en, (à Jeannette.) toi, mon enfant, pour prendre un peu de pos ; et nous, (montrant Louison) pour nous disposer à notre départ. (à ses deux filles) loin d'ici, sur une terre étrangère, ignorés de tous, quelques jours heureux nous attendent peut-être... Là, je pourrai chérir encore mes deux enfans, entends-tu, Jeannette, mes deux enfans. Louison, la chambre de ta sœur est-elle prête ?

LOUISON.

Oui, mon père.

RAIMOND.

Vas y donner un dernier coup d'œil.

Louison prend une lumière qui est sur la table, et entre dans la chambre dont la porte est à droite.

RAIMOND à Jeannette.

Jeannette, c'est toujours ta même chambre : elle n'a servi à personne pendant ta longue absence. Tantôt, quand j'ai reçu cette lettre de Paris, je l'avais fait préparer bien vite.

LOUISON sortant de la chambre, mais sans lumière.

Tout est en état, mon père.

RAIMOND à *Jeannette*.

Allons , adieu , repose en paix. (*Il l'embrasse.*) Viens, Louison.

LOUISON.

Adieu, Jeannette , à demain.

RAIMOND à *Louison*.

Viens.

(*Raimond et Louison montent l'escalier, et ils rentrent chez eux.*)

SCÈNE XI.

JEANNETTE seule.

JEANNETTE.

A demain... pour aller en exil! à demain... pour voir mon père, mon vieux père se sacrifier pour moi! Ah! que ne suis-je tombée morte en touchant le seuil de cette demeure! Morte! il y aurait eu pour moi indulgence, pitié, pardon peut-être... Vivante, je n'ai droit qu'à la haine de ma famille... Ah! Mourir, mourir, voilà tout mon vœu, tout mon espoir... Le ciel m'inspire... Oui... mon père vous ne vendrez pas notre ferme... Vous ne vous exilerez point... Ma sœur, tu seras heureuse... vous serez tous heureux encore... ma mort vous purifiera... Oui.. la honte finit au tombeau... Je suis seule... Point de retard... Ici près... l'étang... Adieu, adieu Louison... mon père... C'est pour toujours. (*Jeannette s'est élancée pour sortir; mais Georget, qu'on avait vu à travers le vitrage, entre dans la cour, Georget se trouve juste en face de Jeannette qui s'arrête en poussant un cri.*)

SCÈNE XII.

GEORGET, JEANNETTE.

GEORGET recevant *Jeannette* dans ses bras.

Jeannette!

JEANNETTE.

Ah!.. Georget!.. est-ce bien toi! toi!

GEORGET.

Que signifie... A cette heure... où allais-tu?

JEANNETTE.

Ne m'interroge pas.

GEORGET.

Quel soupçon!

JEANNETTE.

Georget, tu es revenu trop tôt d'une heure.

GEORGET.

Malheureuse! je devine tout... O mon dieu! je suis arrivé à temps... Jeannette, j'ai vu monsieur le bailli... je suis au fait... tout changera sans doute: Ton père ne quittera pas sa ferme... Oui, oui, rassure-toi... Georget est revenu, et avec lui l'espérance.

JEANNETTE.

L'espérance!.. ah! si elle pouvait renaître dans mon ame, toi seul...

ami protecteur que je trouve toujours sur le bord de l'abîme pour me retenir et me sauver... Georget, je cours prévenir mon père de ton arrivée...

GEORGET.

Non, attends encore... j'ai à te parler... et puis... laisse moi le temps de me remettre de l'émotion dont je ne puis me défendre en revoyant cette maison... Jeannette, nous voilà donc revenus l'un et l'autre dans cette ferme où moi, j'avais juré de ne plus rentrer. Il y a deux ans tout les cœurs étaient joyeux ici... quand cette baronne... ah! pardonne moi, je ne voulais pas te faire de la peine... non... d'ailleurs, je t'apporte au contraire de bonnes nouvelles... le comte de Sancerre est tout à fait hors de danger.

JEANNETTE *vivement.*

Vraiment !..

GEORGET.

J'étais sûr que ça ferait plaisir.

JEANNETTE.

Oh ! oui... ton existence dépendait de la sienne...

GEORGET.

C'est à lui que je dois d'être sorti de prison, je lui rends cette justice... C'est pas tout, il a voulu me voir... j'y ai été... il était pâle, souffrant encore... il m'a dit: Monsieur Georget, j'ai été bien coupable... mais l'infame Theobaldi a tout fait, il vient d'être puni... à vous, Monsieur Georget, qui me représentez la famille Jeannette, à vous, je demande pardon de tout le mal que j'ai causé... tu m'écoutes bien, n'est-ce pas pas, Jeannette?..

JEANNETTE.

Oui, mon ami, mais que m'importe tout cela...

GEORGET.

Il a continué... que faut-il à Jeannette en réparation de tout ce qu'elle a souffert... que lui faut-il pour paraître pure aux yeux de sa famille, aux yeux du monde... un titre, un nom... Eh bien !.. mon ami, je vous charge de lui offrir et mon nom et ma main. Epouse légitime, Jeannette n'aura plus de reproches à m'adresser. Si elle consent... qu'elle me renvoie pour preuve, l'alliance que je lui donnée dans le temps et que sans doute elle aura conservée.

JEANNETTE.

Son alliance.

GEORGET.

Quelques jours après j'arriverai moi-même à la ferme, et dans l'église du village, à la face de Dieu et des hommes je la nommerai comtesse de Sancerre. Voilà tout ce qu'il m'a dit... Je t'ai répété chacune de ses paroles... maintenant Jeannette; quelle réponse lui feras-tu?..

JEANNETTE.

Cette alliance qu'il me réclame, je ne l'ai plus... depuis long-temps, je l'ai rejeté loin de moi ce gage d'une affreuse trahison... regarde, Georget, regarde... un seul souvenir me reste.

GEORGET.

Que vois-je ! ma bague !

JEANNETTE.

Oui, la bague que j'aveis quittée quand elle pouvait me rappeler un attachement dont je n'étais pas digne, et que j'ai reprise, alors que tu ne devais plus être pour moi qu'un ami, qu'un frère, Georget, ta bague ne me quitteras plus.

GEORGET.

Mais ta réponse au comte...

JEANNETTE.

J'en ai point à lui faire.

GEORGET.

Tu refuse ses offres.

JEANNETTE.

As-tu donc pu croire un moment que Jeanuette renouerait à sa propre estime, à la tienne, car tu ne devrais plus m'estimer si je consentais à revoir un homme qui s'est joué des sermens les plus saints, un homme qui m'a dégradée au point que ne voulant pas être à lui, je ne puis être à personne... Oui, tout amour, tout hymen est maintenant impossible pour moi, et poutant entre le comte et Jeannette la mort même n'aurait pas mis plus de distance que n'a fait le mépris qu'il m'inspire

GEORGET.

Le mépris ! Jeannette, est-ce bien là le seul sentiment que tu ressens pour lui ?

JEANNETTE.

Quelle autre preuve en veux-tu, que la préférence que je donne au sort affreux qui m'est réservé. Oui, plutôt que cet odieux mariage, la misère, l'exil...

GEORGET.

L'exil !

JEANNETTE montrant son père et sa sœur qui descendent l'escalier.
Regarde, les voilà, ils sont prêts.

GEORGET.

Pauvre Raimond.

(Pendant ce temps tout le monde est entré eu scène.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, RAIMOND, LE BAILLI, LOUISON, MACLOU,
KILBGEAIS ET VILLAGEOISES.

LOUISON.

Mon père, regardez donc... c'est Georget.

RAIMOND.

Georget ! mon ami !

JEANNETTE.

Mon père, il est libre.

RAIMOND.

Mon pauvre Georget, ah ! ton retour seul pouvait encore m'apporter un instant la joie dans cette triste demeure. Georget, nous t'aurions donc embrassé du moins avant de partir, avant de quitter cette ferme pour toujours.

GEORGET.

M. Raimond, je connais la résolution que vous avez prise. Ce n'est pas bien, non. Qui vous renvoie de cette ferme ? qui vous chasse de ce village ? votre Jeannette ? Eh quoi ! Monsieur Raimond, ses larmes, ses sermens n'ont pas trouvé confiance dans votre cœur ? eh quoi ! mes amis, vous tous vous l'avez abandonnée ! Mais le ciel a permis que son innocence fût reconnue. Oui M. Raimond, oui mes amis, elle est innocente, je vous l'atteste sur l'honneur, devant Dieu.

JEANNETTE.

Vous l'entendez, mon père.

RAIMOND.

Il serait possible... Monsieur le bailli...

GEORGET.

Oui, Monsieur le bailli vous fournira les preuves, je les lui ai apportées. Mais elles n'existeraient pas ces preuves... Je ne serais pas là pour la défendre... Deviez-vous donc si facilement la croire coupable ? Et de quoi l'accuse-t-on ? De s'être trouvée dans une maison, où, par une ruse infâme, on l'avait attirée. S'il en était autrement, ce comte de Sancerre, ce seigneur, si vain, si fat, m'aurait-il chargé de venir lui offrir en réparation sa main, son nom ?..... Voilà pourtant l'offre que tout à l'heure j'ai faite à Jeannette... un mot d'elle la faisait comtesse, grande dame ; eh bien ! ce sort brillant, elle l'a refusé ; elle a préféré l'exil pour elle, pour sa famille, à l'alliance d'un homme qui l'a trompée, trahie ; à un homme enfin qui n'a plus droit qu'à son mépris. A présent, que manque-t-il à Jeannette pour être entièrement justifiée ? vous rougirez d'elle encore peut-être, parce qu'elle ne rapporte pas un nom... Eh bien ! si elle refuse celui de Sancerre, il en est un autre qu'elle ne repoussera pas, peut-être... Jeannette, ton malheur m'a rendu tous mes droits... Voilà ma main, dis : Je l'accepte, et ce jour sera le plus beau de ma vie.

JEANNETTE.

Georget, Georget, tant de générosité. *(Elle tombe aux genoux de Georget, baise ses mains, ses habits, Raimond ému lève les mains au ciel.)*

GEORGET.

Jeannette, relève-toi... ta place est dans le bras de ton mari.

JEANNETTE.

Mon ami, tu me trouve encore digne de toi.

LOUISON.

Quel bonheur, Maclou, nous v'là remariés.

RAIMOND.

Georget, pour toi, il n'y aura jamais assez de reconnaissance de bénédictions dans mon cœur.

GEORGET.

Père ^{mond}, maintenant nous resteront tous au village, nous serons encore tous heureux... car personne n'a plus besoin de douter de la vertu de Jeannette, elle est à présent la femme d'un honnête homme.

FIN.